

ANNEE 1948

DECEMBRE

CONJONCTION

No. 18

ARTICLES

Fernand Gregh, Prince Louis de Broglie, Bernard Dorival,
André Michel

POEMES

Jean F. Brierre, Roland Dorcély

PORTRAITS

Louis Lavelle par Thierry Norbert

COURRIER DE FRANCE

L'Ecole Polytechnique Nouvelle
De Rembrandt à Cézanne
Contes Populaires Français

Il y a cent cinquante ans Bonaparte fondait
l'Institut Français d'Egypte
Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

«Un Conte» par Fraeniel
Pauline Bonaparte à Saint-Domingue
Elie Neu
Livres et Revues

CHRONIQUE

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE

ANNEE 1948

DECEMBRE

CONJONCTION

No. 18

ARTICLES

Fernand Gregh, Prince Louis de Broglie, Bernard Dorival,
André Michel

POEMES

Jean F. Brierre, Roland Dorcély

PORTRAITS

Louis Lavelle par Thierry Norbert

COURRIER DE FRANCE

L'Ecole Polytechnique Nouvelle
De Rembrandt à Cézanne
Contes Populaires Français

Il y a cent cinquante ans Bonaparte fondait
l'Institut Français d'Egypte
Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAITI

«Un Conte» par Fraeniel
Pauline Bonaparte à Saint-Domingue
Elie Neau
Livres et Revues

CHRONIQUE

A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAITI
PORT-AU-PRINCE

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
 - Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
 - Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
 - Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.
- «CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

SOMMAIRE

	Page
I	
<i>Fernand Gregh</i> : Conclusions sur 1848.....	1
<i>Louis de Broglie</i> : La Valeur de l'Histoire des Sciences.....	4
<i>Bernard Dorival</i> : L'Apport de Paul Gauguin.....	7
<i>André Michel</i> : Situation du cinéma Français.....	10
<i>Jean F. Brierre</i> : Ma race et mon pays.....	15
<i>Roland Dorcély</i> : Quatre poèmes.....	16
<i>Thierry Norbert</i> : L'Œuvre Morale de Louis Lavelle.....	18
II	
Courrier de France	
L'Ecole Polytechnique Nouvelle.....par <i>Paul Guth</i>	22
De Rembrandt à Cézanne.....par <i>Bernard Champigneulle</i> ...	25
Contes Populaires Français.....par <i>Jean-Louis Bruch</i>	28
L'Institut Français d'Égypte.....par <i>Robert Laulan</i>	30
Livres de France.....par <i>Armand Rio</i>	32
III	
Lettres, Sciences et Arts en Haïti	
Un Conte.....par <i>Fraeniel</i>	36
Pauline Bonaparte à Saint-Domingue.....par <i>Duraciné Vaval</i>	39
Elie Neau.....par <i>Clément Lanier</i>	45
Quelques Livres.....	50
IV	
Chronique	53

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

Port-au-Prince

Tel. 2756

**Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Summer — Port au Prince — Haïti
Téléphone : 5452**

ABONNEMENT ANNUEL

(6 numéros) :

**En Haïti : 3 dollars
a l'Etranger : 3 dollars 50**

Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.**

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

**ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)**

**FREMY SEJOURNE
(1889-1937)**

**RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)**

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

I

Fernand Gregh : CONCLUSIONS SUR 1848

Evidemment, nous sommes loin de l'état d'esprit des hommes de 1848. Nous en avons trop vu, l'histoire nous en a trop fait. Nous n'avons plus leur foi ingénue dans les transformations subites, dans les féeries sociales. De leur temps, la France, selon le mot de Lamartine, venait de «s'ennuyer». Elle avait soif de drame héroïque, et de pathétique nouveauté. Nous sommes, nous, rassasiés d'émotions, de sang, de larmes et d'horreurs. Nous voudrions nous reprendre, respirer, souffler. Ils croyaient qu'en renversant un roi et en établissant le suffrage universel, ils assureraient le bonheur, lui aussi, universel. Ce n'est pas si simple, la France s'en est aperçue dès le mois de Juin. Mais pour juger les hommes de 1848, pour leur rendre justice, il faut voir les choses dans leur ensemble, il faut se reporter par la pensée à ce qui les précédait. En tous cas, ils ont créé des événements considérables qui ont amené des résultats considérables, et durables : résumons-les.

En politique, nous leur devons la liberté de la presse et de réunion, — l'abolition de l'esclavage, cette honte des civilisations antiques, — l'abolition des châtiments corporels et du pilori, insulte à la dignité humaine même chez les coupables, — l'abolition de la peine de mort en matière politique, par quoi ils ont montré que 1848 ne voulait pas retomber dans les erreurs sanguinaires de 1793. Selon Léon Blum, ils ont eu «trop peur de faire peur»; mais cette peur même, qui les a peut-être désarmés, les honore en tous cas, et montre combien ils respectaient le droit de penser et la vie humaine. Et enfin et surtout, ils ont établi le suffrage universel, sur lequel tout le monde moderne est bâti. Il a bien ses défauts et ses tares, mais il représente l'effort, le plus considérable de la justice en matière politique, et rien ne pourra plus l'abolir. Nous y avons ajouté celui des femmes, depuis longtemps désiré et promis, et celui des indigènes dans les colonies. On ne revient pas là-dessus, même si l'on peut regretter une certaine méconnaissance de nos bienfaits par les peuples auxquels nous les avons accordés; mais il y a des dons qu'on ne peut plus retirer. Par le suffrage universel, le monde, de toutes parts, commence peu à peu à prendre conscience de lui-même dans les immenses et obscures profondeurs des foules.

Mais la politique n'est pas tout, et c'est ce qu'ignoraient, ou voulaient ignorer, les révolutionnaires de 1789, ceux mêmes de 1793, et encore plus ceux de 1830 : il y a le social, il y a l'immense multitude des travailleurs qui veulent mieux vivre, qui ont été, pendant des siècles, écrasés par les lois et les mœurs, et qui aspirent au bien-être, longtemps le privilège de certains. C'est 1848 qui a posé dans son ampleur la question sociale que les autres Révolutions n'avaient fait qu'effleurer. Grâce à elle, le peuple de labeur, celui qui peinait depuis toujours sans jamais parler, et ne se révélait de temps en temps que par un soupir de fatigue ou un cri de détresse, est entré à jamais dans l'histoire, non dans l'histoire qui raconte mais dans l'histoire qui se fait. Ce mieux-être n'a pu s'obtenir que par un effort continu, à travers les vicissitudes sans nombre. Il y avait tout l'appareil de l'ancienne société à soulever : c'était le rocher de Sisyphe. Il a fallu tout un siècle pour commencer à le soulever. Mais peu à peu, le peuple des travailleurs et des souffrants a vu se relever sa condition. Comparez le sort de l'ouvrier en 1948. Comme le dit Anatole France, ce sceptique qui savait être un croyant : «Lentement mais sûrement, tôt ou tard, l'humanité réalise les rêves des sages».

En tous cas, en dehors même des résultats obtenus, il nous faut reconnaître la noble figure que fait dans l'histoire la France de 1848, avec tous ces hommes si férus de liberté, si passionnés pour le bien public, le grand Lamartine en tête. Quelle générosité ils respiraient ! Quel amour de l'humanité ! Quelle fière tendresse aussi pour la patrie ! Quel espoir immense dans l'avenir ! Quelle foi dans l'homme et dans le bonheur ! Nous les traitons d'idéalistes sans expérience et nous n'avons pas tort, ils ont accumulé les fautes ; mais nous, qui avons trop d'expérience et qui sommes payés pour nous méfier, nous devons prendre exemple de leur idéalisme dans nos misères et dans nos doutes pour nous reconforter, et pour résister à ces philosophies du scepticisme ou du désespoir qui préparent toujours, nous l'avons vu en 1940, les sophismes des pires acceptations. Nul geste de l'homme, dans son long effort pour surgir de la terre natale où il est encore enfoncé à mi-corps, n'est vain. Il n'est pas vrai que rien ne sert de rien, il n'est pas vrai qu'il n'y ait rien à faire, il n'est pas vrai que le monde soit radicalement mauvais, il n'est pas vrai que le mot du monde soit absurdité. De la Révolution de 1848 est sorti finalement pour tous — c'est le terme auquel il faut toujours revenir — plus de dignité humaine. A travers les inquiétudes et les craintes du lendemain d'une guerre affreuse, la France de 1948, avec son peuple éclairé, où tout le monde, jusqu'à nouvel ordre, est libre de dire ce qu'il pense, où les

mœurs de la rue qui révèlent l'âme des peuples sont, en dépit de tous les ennuis qui assaillent chacun, si faciles et souvent si cordiales, avec sa République imparfaite et qu'il ne faut pas cesser d'améliorer, la France de 1948, un siècle après cette Révolution de 1848 dont elle est la fille, va, nul n'en doute vraiment, se relever peu à peu devant le monde, et raviver aux yeux de tous sa lumière un instant éclipcée, l'une des étoiles humaines, après Athènes et Rome, sur qui l'espèce en tâtonnant se guide, dans l'immense incertitude de son destin sur cette planète étrange où est apparu le miracle de la vie.

Prince Louis de Broglie, de l'Académie Française :

LA VALEUR DE L'HISTOIRE DES SCIENCES

L'histoire de la pensée scientifique constitue l'une des branches les plus curieuses et les plus instructives de l'histoire de la civilisation. Elle nous présente l'émouvant spectacle de l'homme placé en face des énigmes de la nature et parvenant peu à peu par un effort puissant et ininterrompu à pénétrer quelques-uns de ses secrets : elle nous le montre aussi utilisant progressivement les forces de la nature, au fur et à mesure qu'il les connaît mieux, pour étendre ses moyens d'action, améliorer son existence, se défendre des dangers et des maladies, et hélas ! parfois aussi pour mieux lutter contre ses semblables. L'histoire des sciences nous permet ainsi de mesurer à quel point les découvertes scientifiques ont influé sur le changement graduel des perspectives intellectuelles de l'humanité et sur le développement de sa civilisation et l'on comprend mieux alors la belle phrase de Laplace lorsque parlant des efforts de la race humaine dans le domaine scientifique, il écrivait : « Ses progrès en ce genre distinguent les nations et les siècles et font leur véritable gloire ».

L'histoire des sciences nous fournit de précieux renseignements sur le cheminement de la pensée placée en face des grands problèmes que lui pose l'existence des phénomènes naturels. Tantôt nous y voyons les esprits curieux de science observer minutieusement les phénomènes, les classer suivant leurs analogies ou tenter de deviner leur parenté : tantôt nous les voyons essayer de rassembler l'explication de ces phénomènes dans de vastes théories et, à l'aide de synthèses hardies que souvent rend seule possible une sorte d'illumination intérieure, d'apercevoir les liens cachés qui les unissent : tantôt enfin nous les apercevons s'occupant de construire des dispositifs ou des machines susceptibles de permettre l'utilisation à des fins déterminées des phénomènes naturels et de leur enchaînement. Pour cela des qualités diverses, rarement réunies chez un même individu, doivent intervenir : d'où souvent une certaine division du travail entre les savants suivant qu'ils sont davantage expérimentateurs, théoriciens ou techniciens. Et à ce point de vue l'histoire des sciences peut apporter au psychologue bien des renseignements précieux sur le fonctionnement de l'intelligence humaine.

L'histoire des sciences peut aussi servir de guide pour l'en-

seignement des sciences, même dans leur état actuel. Pour faire cet enseignement, il existe, en effet, deux méthodes principales que l'on peut d'ailleurs souvent combiner avec avantage. L'une consiste à se placer au point de vue de la science telle qu'elle existe à l'heure présente et à l'exposer de la manière la plus logique, la plus déductive, sans se préoccuper de l'ordre chronologique des découvertes ou de l'évolution passée des conceptions théoriques. L'autre méthode consiste au contraire à suivre la marche de la pensée scientifique et de ses progrès au cours du temps et à montrer comment les découvertes expérimentales et les vues théoriques se sont succédé et mutuellement engendrées. Pour l'enseignement courant, la première méthode est peut-être la meilleure parce que la plus rapide : elle mène droit au but et n'exige aucune connaissance érudite du passé. Mais comme la seconde méthode est instructive ! Comme elle montre bien par quels chemins souvent tortueux l'esprit des hommes doit s'avancer pour parvenir à la vérité ! Comme, en ressuscitant des états de connaissance et des idées théoriques aujourd'hui dépassés, elle nous fait sentir comment s'est formée notre science d'aujourd'hui et sur quel substratum elle repose ! Croit-on d'ailleurs qu'en employant exclusivement la méthode déductive, on éliminera ainsi ce qu'il y a eu d'accidentel dans la succession chronologique des découvertes et des théories ? On se tromperait grandement en le pensant, car dans notre science actuelle, même exposée sous une forme purement déductive et nullement historique, se retrouve, qu'on le veuille ou non, l'influence de toutes les démarches et les vicissitudes de la pensée scientifique dans le passé. Nous commençons toujours l'étude de l'électromagnétisme par une référence à l'électrisation par frottement et aux aimants permanents : ce n'est pas parce que ces phénomènes sont simples (ils sont en réalité très complexes et la Physique actuelle est à peine en état d'en fournir une explication satisfaisante), c'est parce qu'ils ont été connus dès l'Antiquité et nous sont pour cette raison restés plus familiers. Présenterait-on de même les bases de l'Optique et de l'Electronique si le phénomène photoélectrique avait été découvert avant les interférences et la diffraction des électrons par les cristaux avant les phénomènes qui permettent de se figurer l'électron comme un corpuscule ? En principe, en effet, rien n'aurait empêché de découvrir l'aspect granulaire de la lumière avant son aspect ondulatoire et l'aspect ondulatoire de l'électron avant son aspect granulaire et, s'il en avait été ainsi, notre enseignement actuel de la Physique s'en trouverait certainement très modifié. On pourrait trouver des exemples analogues dans les autres sciences. La construction des sciences se fait par une sorte de processus d'alluvionnements successifs dont l'enseignement conserve for-

cément très longtemps la marque. A chaque époque, le corps de doctrine qui forme une des branches de la science garde l'empreinte de la succession, souvent en partie fortuite, des progrès qui ont permis de le constituer. Comme tout individu, chaque science porte en elle les traces ineffaçables d'un long passé héréditaire. Et voilà une des raisons pour lesquelles l'histoire des sciences, en étudiant ces hérédités, nous donne une meilleure compréhension de la valeur et des limites de notre savoir.

L'histoire des sciences nous révèle l'étroite solidarité qui lie les générations successives dans l'œuvre poursuivie par la raison cherchant à mieux comprendre les phénomènes naturels. Elle nous fait sentir combien il a fallu de ténacité, de talent, parfois de génie, pour poser les principes qui sont aujourd'hui à la base de nos connaissances et qui nous paraissent tout simples, habitués que nous sommes à les admettre dès le début de nos études. Comme ils sont émouvants, par exemple, les efforts pénibles, prolongés, souvent vains, accomplis par les grands esprits qui à la fin du Moyen-Age et aux débuts des temps modernes sont parvenus à dégager les véritables fondements de la Mécanique ! A une époque où régnaient encore les fausses conceptions de la Dynamique péripatéticienne et où les mathématiques encore en enfance ne fournissaient aux Physiciens que des instruments et des moyens d'expression tout à fait insuffisants, ils ont eu bien du mérite ceux qui peu à peu sont parvenus à y voir plus clair, et nous qui possédons aujourd'hui dès notre adolescence tant de connaissances plus précises et plus étendues, tant d'outils mathématiques plus puissants, nous devons rendre hommage à ceux qui, ignorants et désarmés, sont parvenus cependant à poser les premières pierres de l'édifice. Et ceci se reproduit en se transposant à chaque stade de l'histoire des sciences, car de même que suivant la subtile pensée de la Rochefoucauld « l'homme arrive novice à tous les âges de sa vie », la science aussi arrive novice et ignorante à toutes les étapes de son progrès.

Par la superposition et la convergence de leurs efforts, des générations de savants au prix d'erreurs, d'insuccès et de détours sans nombre sont parvenus à construire l'immense édifice de la science moderne qui chaque jour s'élève et s'étend davantage. Sans toujours s'en rendre elles-mêmes bien compte, elles ont finalement toutes contribué à une grande œuvre commune : et c'est là peut-être la belle leçon qui se dégage de l'histoire des sciences.

Bernard Dorival : L'APPORT DE PAUL GAUGUIN

(1848 — 1903)

Parmi les peintres qui dominent l'activité artistique contemporaine, Gauguin occupe, avec Cézanne et Van Gogh, une place prépondérante. Excellente occasion, par conséquent, que celle du centenaire de sa naissance, pour nous demander pourquoi il en va de la sorte et pourquoi la postérité n'a jamais cessé de saluer un grand maître dans le solitaire de Tahiti et de la Dominique.

Son apport, semble-t-il, peut se résumer en quelques phrases très simples : Gauguin a tué l'impressionnisme, enterré la peinture telle qu'on la pratiquait depuis la Renaissance et il a été le précurseur de toutes les expériences qu'elle a osées depuis un demi-siècle.

Quand il commença à peindre, l'Impressionnisme — auquel il sacrifia d'abord — régnait dans les milieux de l'avant-garde indépendante. C'était un art fait d'analyse, qui chantait le poème des heures, le jeu de la lumière sur les objets du monde sensible, et aimait à rendre l'enveloppe aérienne des choses jusqu'à les volatiliser dans le brouillard de l'atmosphère. Objectif et extérieur, il disait les apparences, le fugitif, le transitoire, ce que le temps fait et défait incessamment, ce qu'emporte le mouvement dans ses caprices éphémères. En réactions contre cet art « où la pensée, dira-t-il, ne réside pas », Gauguin prétend exprimer l'éternel, dégager des objets leurs aspect permanent, et pratiquer à cet effet ce qu'il appelait la *synthèse*, simplification volontaire des lignes, des couleurs et des formes, destinées à en rendre sensibles l'essence et le caractère. Le dessin prend ainsi le pas sur la couleur — la ligne que Gauguin aime tant que, dans le tableau même, il la rappelle par un cerne dont il entoure ses figures, comme les verriers du Moyen-Age sertissaient les leurs de plombs. Des arabesques serpentent ainsi sur la surface de la toile, enchâssant des tons d'une couleur si brûlante que Mallarmé s'étonnait que Gauguin pût « faire tenir tant de mystère dans tant d'éclat ». Puissamment dessinées, somptueusement colorées, les figures sont peintes d'une main légère qui semble effleurer seulement la toile — et cependant la matière mince et

nourrie, profonde, émaillée. Souvent juxtaposées, elles s'intègrent pourtant avec tant de bonheur à la composition que celle-ci possède une unité parfaite : point de trous, point de déséquilibre. Une intelligence réfléchie a imposé son ordre, ses besoins de cohésion, d'harmonie. Avec Gauguin le tableau redevient ce qu'il avait cessé d'être avec les Impressionnistes et peut-être même avec Courbet — la production de l'homme entier où l'intellect et la volonté comptent autant et agissent plus que les sens ou la sensibilité. La grande tradition de la peinture est retrouvée — celle de Poussin, de Pierro della Francesca, de Giotto.

Ainsi, si dans un certain sens, Gauguin la ressuscite, dans un autre, en revanche, il rompt avec elle, proposant à l'art de peindre d'autres moyens et une autre fin. Tournée vers la nature, depuis le XV^{ème} siècle, la peinture en voulait susciter une image et faisait à cet effet appel à trois artifices principaux : la *perspective*, qui lui permettait, sur une surface à deux dimensions, de donner l'illusion du monde qui en a trois; le *modelé* qui, par le jeu des valeurs, faisait tourner les choses peintes, plans métamorphosés de la sorte en volumes; le *clair-obscur* qui exprimait la réalité la plus insaisissable, la plus importante de toutes : la présence de l'air autour des objets et des corps. Forte de cette triple ressource, elle pouvait faire vrai, et être réaliste. Avec Gauguin, tout change : le peintre n'a plus pour but de donner une image de la nature, mais de se dire lui-même et de peindre un tableau — c'est-à-dire un organisme soumis à des lois qui lui sont propres et auxquelles il ne saurait se dispenser d'obéir. C'est ce qu'affirme la théorie, chère à Gauguin, de la *double déformation* — subjective et objective — selon laquelle l'artiste a le droit, le devoir, d'en user très librement, arbitrairement même, avec la nature, afin d'exprimer de la sorte ses sentiments, ses pensées, son âme, et de plier les choses naturelles aux exigences du tableau, de changer les faits réels en faits plastiques. En vertu de ce double principe, Gauguin est-il frappé par l'allure écrasante, impénétrable de la forêt tahitienne ? Il n'hésitera pas, dans son plus beau chef-d'œuvre : *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* à tordre les branches des arbres d'une façon à laquelle un botaniste ne souscrirait sans doute pas. Mais quoi ! la peinture a ses raisons, que la botanique ne connaît pas... Et grâce à cette infidélité aux spectacles et aux lois de la nature, le peintre n'en rend que mieux un de ses aspects les plus formidables, dans le même temps qu'il nous livre l'impression que ce spectacle a faite sur lui. Mais cette liberté subjective a des limites : celles que les lois du tableau lui impose. Un tableau, c'est, comme le dira Maurice Denis, un des premiers enfants spirituels de Gauguin, «une surface plane re-

couverte de couleurs en un certain ordre assemblées. Une surface plane — et par conséquent au peintre d'éviter ce qui la peut dénaturer, en la trouant ou la bossuant, et d'abord la perspective qui la creuse, et le modelé, qui la couvre de saillies. Aussi Gauguin répudie-t-il l'une et l'autre, remplaçant l'échelonnement des plans en profondeur par leur superposition (ainsi dans sa toile : *Sur la plage*, où l'océan est non pas après, mais au-dessus du sable) et aplatissant ses figures, qui ne sont plus ainsi des volumes, mais des surfaces. Si l'estampe japonaise a pu lui inspirer le premier de ces partis, la peinture égyptienne n'est pas étrangère à l'adoption du second, à l'instar de qui Gauguin montre un personnage de face, dans une attitude rigoureusement frontale, dont les jambes et les pieds sont vus de profil. S'il présente une figure de trois-quarts, il ne craint pas de lui défoncer, si je puis dire, l'épaule qui devrait faire saillie : ainsi dans les *Contes barbares* et le tableau intitulé *Et l'or de leurs corps*. L'anatomie n'est plus la maîtresse de la peinture, elle en redevient la servante. Peuplées, de la sorte, de grandes figures qui s'incorporent aux deux dimensions du support, également meublées de formes harmonieusement réparties, les peintures de Gauguin retrouvent une qualité perdue depuis la fin du Moyen-Age; la qualité murale. Ces toiles sont faites vraiment pour décorer un mur, comme les fresques romanes, les tapisseries gothiques. «Un dôme, qu'on lui donne un dôme», réclamait, perspicace, le critique Aurier. Gauguin n'eut jamais le dôme, ni la voûte, ni la muraille pour la décoration de quoi son génie était fait. Son art resta incompris du public.

Il ne le fut pas, pourtant, d'une élite d'amateurs, de critiques, et surtout de peintres. Tout ce que l'art vivant compte de maîtres depuis l'époque où Gauguin travailla en Bretagne (1885) a envers lui une dette — pas toujours avouée. Nabis comme Sérurier, Maurice Denis, lui doivent leur sens du décor, de l'arabesque, de la peinture par à-plats; certains Fauves, tels que Matisse, ont hérité de lui l'amour des tons intenses, de la matière mince; Picasso lui-même a «gauguinisé» à une époque de sa carrière, et La Fresnaye, et André Lhote... Et tous lui sont, avant tout, redevables de leur affranchissement vis-à-vis du réel, leur conception subjective et décorative de la peinture, leur goût de l'archaïque, de l'exotique, de l'inédit. Avec Cézanne, Van Gogh et Seurat, il est le grand ancêtre de la peinture contemporaine qui ne serait pas ce qu'elle est si ce pèlerin de l'absolu, de Paris à Copenhague, Pont-Aven et Atuana, ne lui avait sacrifié sa vie, martyr de l'art dont il rêvait et dont il avait fait son dieu.

André Michel : SITUATION DU CINEMA FRANÇAIS

Aux Festivals de Cannes 1946, de Bruxelles 1947, le Cinéma Français s'est vu décerner des Prix qui lui assuraient, par rapport aux œuvres présentées, une place prépondérante. Pourtant, ce n'est pas sans quelque angoisse que les producteurs français avaient envoyé leurs films : depuis plus de six années, aucune confrontation internationale, si l'on excepte le Festival de Lisbonne, n'avait eu lieu. Le cloisonnement provoqué par la guerre, la rupture des relations avec les autres pays avaient rendu chacun à soi-même; il était légitime de concevoir quelque inquiétude à la veille de ce premier contact avec les productions étrangères. Or, il s'avérait qu'en dépit des difficultés et des obstacles, le Cinéma Français se tirait avec honneur de l'épreuve.

Les lauriers glanés à Bruxelles et à Cannes confirmaient des qualités déjà révélées avant la guerre et consolidaient, au terme d'une évolution indépendante, dégagée de toute influence extérieure, la réputation du Film Français.

Cependant, cette consécration faisait état de l'importance prise par le Cinéma en France durant les années d'occupation. Les conditions générales de vie, à cette époque, ne pouvaient pas ne pas agir en faveur du développement du septième art.

Le ralentissement général des activités, dont l'impossibilité de voyager était la marque la plus manifeste, imposait aux gens une vie plus sédentaire et plus isolée. De cette double contrainte, naquirent à la fois, le désir d'évasion et l'instinct de regroupement social. Mal chauffés chez eux, les Français se voyaient sollicités par les réclames des cinémas qui leurs offraient la tiédeur de leurs salles et de leurs foules. Mais au-delà de ce foyer de chaleur et d'unanimité, le cinéma offrait le spectacle par excellence : le film qui permet, grâce à sa puissance d'évocation et d'illusion, l'oubli et le divertissement, loin des trop quotidiennes et matérielles difficultés d'existence. Semblables à leurs ancêtres du XVIIe Siècle se hâtant à travers les ruelles peu sûres et fangeuses vers les prestiges du Théâtre du Marais, les Parisiens de 1942 venaient dans leur salle du quartier chercher sur quelques mètres carrés de toile blanche la magie qui leur prodiguerait le rêve.

Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que les films de cette période aient été des films d'évasion ? Merveilleuses légendes du Moyen Age que venaient nous conter Carné dans «les Visiteurs du Soir», Cocteau et Delannoy dans «l'Eternel Retour.» Nous voici retournés aux temps où les châteaux tout neufs dressent leurs tours blanches au ciel de la tragédie; voici revenir Iseult-la-Blonde au chevet de Tristan. L'histoire d'amour expire au dernier souffle de Patrice et continue de battre au cœur de Gilles pétrifié. De style parnassien ou symboliste, l'aventure exalte le spectateur au-delà d'une actualité décrétée tabou. Les consignes officielles sont strictes; les allusions ne sont pas tolérées et l'on en est encore à se demander comment Clouzot, s'emparant d'un thème aussi brûlant que celui des lettres anonymes, a pu réaliser «Le Corbeau.»

Il est vrai que cette période voit l'éclosion d'un grand nombre de «navets» et de «tinorossinades», il est vrai que le souffle lénifiant de Vichy affadit encore les adaptations de Henry Bordeaux, il est vrai que les Allemands, bons commerçants, lancent sur le marché un grand nombre de leurs productions, dont on ne peut guère retenir grand'chose. C'est pourtant à ce moment-là que les talents se recensent, qu'après bien des tâtonnements, — en l'absence des grands maîtres, les René Clair et les Renoir réfugiés à Hollywood, — de nouveaux pionniers, Daquin, Becker, Bresson vont se révéler.

Voici que parallèlement, un intérêt se manifeste dans les milieux les plus divers à l'égard du cinéma. Marcel L'Herbier crée à Paris en 1943 l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques — l'IDHEC — qui se propose de former en trois ans des équipes de jeunes metteurs en scène, ingénieurs du son, décorateurs, producteurs, etc. D'autre part, des Universitaires, des professeurs à la Sorbonne ou au Collège de France, partant de leur champ d'investigation personnel, qui, la littérature tel M. Jasinski, qui, la sociologie, tel M. Cohen-Séhat, expriment leur opinion, donnent des cours d'esthétique, fondent des revues cinématographiques. Les écrivains, de leur côté, rencontrent des metteurs en scène, leur soumettent des problèmes, apportant au technicien l'enthousiasme de leur spontanéité : Malraux a déjà tourné lui-même «l'Espoir» (Men's Hope) en 1938 en pleine guerre civile, en Espagne. Cocteau après son essai surréaliste «Le Sang d'un Poète», après «l'Eternel Retour», donnera «La Belle et la Bête» dans les décors de Christian Bérard. Jean Giraudoux réalise avec toutes les ressources de sa subtile délicatesse : «Les Anges du Péché» et «la Duchesse de Langlais». Jean-Paul Sartre écrit des scénarios. Les critiques, souvent d'excellents critiques comme André Bazin, dans les revues, les quoti-

diens et les hebdomadaires, guident le goût du public et entretiennent son intérêt. Les fruits que recueille aujourd'hui le cinéma Français paraissent donc bien avoir mûri sous l'Occupation. Mais que va-t-il se passer à la Libération ?

Pour n'avoir parlé jusqu'à présent que de l'activité des cinéastes français, nous ne devons pas pour autant minimiser l'importance du cinéma américain dont l'influence s'était manifestée en France si largement avant la guerre. Tous ces films, westerns ou comédies légères vont demeurer comme les symboles d'une mythologie interdite, images gravées au fond des mémoires, noms prestigieux d'actrices et d'acteurs. Comme indicatif de ralliement, plus d'une fois nous sifflerons le leit-motiv de «Stagecoach», le dernier chef-d'œuvre que nous ait envoyé John Ford. Aussi, pour beaucoup, la Libération signifiera-t-elle, avec la fin d'un cauchemar et les libertés retrouvées, le retour des films américains, fruit défendu, longtemps désiré.

Et les Etats-Unis envoient Veronica Lake, réplique, avec ses longs cheveux scandinaves, de Madeleine Sologne, les films de guerre, Rita Hayworth, «Thirty Seconds over Tokyo», «Citizen Kane», Orson Welles et Ingrid Bergmann, nouvelles déesses et nouveaux dieux. Beaucoup de vieux succès aussi, le meilleur et le pire. Les accords Blum-Byrnes viendront plus tard inonder les circuits d'exploitation, de productions américaines. Pour toute une génération montante, c'est l'occasion de s'appropriier tout ce qu'elle a ignoré des anciens enthousiasmes; pour les autres, c'est le rappel des souvenirs, comme à l'ouverture d'un livre d'enfance.

Pourtant, une certaine lassitude se fait sentir. Il est d'autres spectacles plus secrets pour les insatisfaits, à la recherche du temps perdu, pour les fervents du film. Pour ceux-là, il y aura les Ciné-Clubs. Peu nombreux au début, ils se développent rapidement, en un réseau qui couvre toute la France et atteint tous les milieux. Aujourd'hui une Cinémathèque distribue par l'intermédiaire de la Fédération des ciné-clubs, les œuvres demandées. Henri Langlois en est l'animateur. C'est lui qui a sauvé de la destruction à laquelle les vouaient les Allemands, un grand nombre de précieuses copies. C'est lui qui, dès novembre 1944, remet en route le «Cercle du Cinéma». Dans une petite salle, près de l'Etoile, ensuite Avenue d'Iéna, les séances sont héroïques. Langlois essaye de calmer la foule d'étudiants, de techniciens, de curieux qui sont venus souvent de très loin pour voir «Potemkine», «Greed», «Birth of a Nation», «L'Age d'or» ou «l'Ange Bleu». Il donne rarement ce qui est inscrit au programme; les bobines sont restées à Milan ou à Londres, mais on les aura la semaine prochaine. Des clameurs s'élèvent, mais Langlois les

apaise en annonçant un inédit... Les séances se prolongent jusqu'à une heure du matin au milieu des réactions passionnées des spectateurs tandis que Kosma, le musicien de Jaques Prévert et le compositeur des films de Carné improvise au piano, pour soutenir les films muets. Plus tard, lorsque tout est fini, les groupes de camarades après le dernier métro raté, rentrent à pied par les rues obscurcies vers un lointain Quartier Latin en poursuivant la discussion sur Eisenstein, Griffith ou Cavalcanti.

Grâce à l'activité de ces Ciné-Clubs, l'éducation du public se fait, une prise de conscience s'opère. Mais ce public qui, au cours des années précédentes cherchait à s'évader de la vie, est aujourd'hui riche d'une expérience douloureuse dont il exige la traduction sur le plan artistique au moment même où le rythme de la paix va le reprendre. C'est l'éternel jeu de la vie et de l'art : les hommes du Film sont-ils prêts à apporter leurs témoignages et à exprimer déjà les souvenirs récents, communs à une Europe endolorie ?

De Suisse «La Dernière chance», du Danemark «La Terre sera Rouge», de Tchécoslovaquie «Les hommes sans ailes», d'U.R.S.S. «l'Arc-en-Ciel» et principalement d'Italie, «Sciuscia», «Le Bandit», «Païsa», «Rome, ville ouverte» composent une gerbe de chefs-d'œuvre auxquels la France ajoutera pour sa part, le film sur la «Libération de Paris», «Jericho» et surtout «La Bataille du Rail». Le trait caractéristique de tous ces films, c'est leur réalisme. Manquant de matériel, de lumière et surtout d'argent, les opérateurs quittent les studios et tournent des extérieurs, tel Rossellini vendant ses meubles pour continuer les prises de vues de «Open City» et revenant sur les lieux mêmes où il avait vécu l'occupation.

Le cinéma français d'aujourd'hui, et d'une manière plus générale, le cinéma européen essaye de rendre compte des rudes réalités qui ont constitué la trame de la vie, au cours des dernières années. Les cheminots français savent la vérité de la «Bataille du Rail» mais tout homme est susceptible d'y retrouver cette réalité profonde et cette ironie cruelle exprimée dans le regard qu'un condamné à mort jette à l'araignée arrêtée sur le mur — le condamné à mort n'est pas un acteur, c'est un homme de chaque jour que René Clément a choisi selon des critères identiques à ceux qui guidèrent Malraux lorsqu'il prit des paysans espagnols pour son film. Et c'est peut-être, loin de toute affabulation, de tout apprêt et de toute emphase, ce qui fait la grandeur de tels films.

Cet enseignement n'est pas perdu. La vérité profonde du quotidien, du banal, de la laideur et de la souffrance n'est pas

incompatible avec l'expression artistique. Spécialement au cinéma. On l'a vu avec «Brief Encounter», en Angleterre — on le voit en France dans le dernier film de Carné : «Les Portes de la Nuit», évocation dans le quartier cher à Jules Romains et à Dabit, sous les voûtes du métro de La Chapelle, de la vie parisienne au cours du rude hiver 1944-1945.

Le carnaval des chefs-d'œuvre peut continuer : Avec beaucoup d'émotion on a pu voir ce film inachevé, mais superbement inachevé, de Renoir : «La partie de campagne» (1940) dans lequel se mêle à la sensuelle fraîcheur du peintre la robustesse de style d'un Maupassant. René Clair, revenu à Paris, donne dans «Le Silence est d'Or» une sorte d'ouverture, reprise de tous les thèmes qui nous charmèrent dans ses autres comédies. Et l'on promet au «Diable au corps» adapté de Radiguet une triomphale carrière. Toutes les excursions restent donc possibles dans le domaine cinématographique où les variétés d'expression sont nombreuses puisque, fonction de développements techniques imprévisibles. Cette prépondérance de l'élément technique dans l'évolution du cinéma, pour déterminante qu'elle soit, ne nous fait cependant pas perdre de vue l'importance des facteurs esthétiques et sociologiques que cette rapide esquisse se proposait de souligner, en ce qui concerne la France.

En effet, le cinéma, activité artistique et activité concrète, le cinéma, art de synthèse, est le plus juste et le plus exact ambassadeur du génie de chaque peuple, en même temps que le plus fidèle témoin de la condition humaine.

Jean F. Briere : MA RACE ET MON PAYS

*Ma race, et mon pays, je vous aime.
Vous avez fait à travers les temps
et l'Histoire
la plus haute expérience de tous les siècles.
Vous avez pensé l'homme à la mesure d'un dieu,
Sans chaîne et sans maître.
Et vous l'avez sculpté
avec un front immense,
des yeux pleins d'étoiles,
des lèvres sensuelles
entrouvertes sur le sillage blanc des négriers,
et des cheveux crépus comme la crête de vos montagnes
Des épaules larges comme la courbe des collines,
Il descend de Plymouth ou de Cartaches,
du Morne l'Hôpital ou du Cibao,
Tandis que le soleil le salue du geste pourpre
de son bouclier ensanglanté.
Il rentre dans sa chaumière
en chantant un air vaudou
et près du feu qui couve sous la cendre
et de la femme en bleu
courbée encor sur le travail,
il sent monter en lui obscurément
avec la grandeur et la tendresse triste
des exilés millénaires,
des plaintes sourdes
à la mesure de solitudes immenses
aux confins d'un monde inoublié.
Et sent peser sur ses épaules
à travers le brouillard des distances
une ombre dense qui serait les Pyramides.*

Roland Dorcély : QUATRE POEMES.

MER

à André Michel

*Un rire ambigu des vagues
Un rire cruel
Un rire qui ondule sur des dents de poignard
Horizontale mortuaire maquillée
Un rire gifle au visage des inconscients
Pêcheurs de poissons d'Avril
Fumée dissipée au vent de l'insouciance
Coin de tempête
Un rire rire qui rit
Quand les veuves se donnent au sable*

NOEL

*Sourd au gouffre de la plupart des souliers
Araignée des cases clair-obscur
Noël des suicides acides
Noël d'indignation
Noël tu es venu Noël tu es parti*

TU ME DISAIS BONJOUR

*Laissons les morts aux morts au tombeau des oublis
Tu avais dans tes yeux un dimanche en deuil
Des yeux corrosols
Et une robe
Le vent arrondissait les facettes immaculées de tes larmes
Tu me disais bonjour
Par tes corolles noires
Un hoquet s'échappa du gosier des sottises
Un rire perla
Et ce fut tout*

LE SOIR

Jour borgne au sourire de théâtre

Trinité de mauvaise augure

Ombre zéphyr étoiles

Oubliettes imprévues

Baiser des Judas au front des dilettantes

Fausses perles

C'était ce que portait ce soir le soir

Thierry Norbert : L'OEUVRE MORALE DE LOUIS LAVELLE

La réimpression de *La conscience de soi*, (1) de Louis Lavelle, donne aux bibliophiles l'occasion d'acquérir, sous une forme parfaite, un des ouvrages complètement épuisés de ce grand philosophe spiritualiste.

Très connu à la Sorbonne et au Collège de France où il professe, mais insuffisamment du grand public, l'œuvre philosophique de Louis Lavelle reste l'apanage d'une élite que des études spécialisées ont préparée à la recevoir et à la comprendre. Cependant son œuvre morale est à la portée de tous ceux qui, dans la recherche de la vérité, sont capables d'un effort d'attention et de méditation.

Il y donne, sous une forme d'une grande simplicité, toute la conclusion de sa philosophie condensée et expliquée dans le langage le plus compréhensible et le plus clair, porté par la grandeur de sa pensée; son style en prend le rythme dans une limpidité d'expression et une résonance profonde qui ajoute à la joie du lecteur alors qu'il s'achemine, page après page, dans la découverte de *La conscience de soi*, de *L'erreur de Narcisse* ou du *Mal et la Souffrance*, auxquels il faut ajouter *La Parole et l'Écriture*.

Le plus prévenu y trouvera une magnifique richesse pour sa méditation, une profondeur qui touche aux sources mêmes de la vie, une intelligence et une élévation qui rejoignent la pensée pure.

L'expérience chrétienne de tous les siècles, toutes les vérités spirituelles y sont fondues, et il en jaillit une structure de pensée qui satisfait complètement l'esprit, en même temps que les aspirations les plus profondes de l'âme humaine.

«Il n'y a qu'une vérité qui pénètre tous les esprits, dit-il lui-même, bien qu'elle prenne les formes les plus différentes, comme il n'y a qu'une lumière qui éclaire tous les regards bien qu'aucun d'eux ne soit jamais frappé par les mêmes rayons.» Avoir réuni

(1) *L'Artisan du Livre, Editeur, Paris.*

le plus grand nombre de rayons pour produire une grande lumière, voilà ce qui a été le but et ce qui fait l'œuvre de Louis Lavelle.

«L'esprit est une présence toujours offerte à laquelle nous ne répondons pas toujours», lisait-on dans le cahier de *Présences* où Lavelle a fait paraître *le Mal et la Souffrance*; et, plus loin : «L'action que les hommes exercent les uns sur les autres, est, elle aussi, une action de présence». Le Philosophe de *la Présence Totale* ne pouvait mieux trouver son climat que parmi ceux dont le message est «Présence à soi, présence au monde».

Comment la vie de l'esprit réside dans une mystérieuse identité de l'absence et de la présence, comment cette absence peut devenir une merveilleuse présence à tout ce qui est, comment la conscience découvre l'esprit en nous : l'Autre, qui est une présence toujours offerte, comment s'apaisent les tourments de l'amour-propre, comment l'Homme devient étranger à lui-même et entre dans sa vraie patrie en reconnaissant le caractère unique de sa vocation, comment il entre en contact avec l'Absolu et découvre que les autres sont, comme lui, missionnaires de cet absolu, voilà en résumé ce que nous explique Lavelle, et puisque ces choses ne peuvent se révéler sans une expérience personnelle traduite par des mots qui n'ont de valeur que dans cette expérience même et dans la sincérité dépouillée, avec quelle reconnaissance nous en cueillons le fruit, sachant que nous ne pourrions y atteindre qu'en suivant son exemple, si nous voulons, avec lui, résoudre le problème essentiel, qui est celui de l'Être, celui de la solitude des consciences et de la communion qui peut s'établir entre elles en les enveloppant «dans l'atmosphère radieuse du désintéressement pur».

A l'heure où l'on est tenté de désespérer de l'avenir du monde, et où l'on voit échouer dans des systèmes le grand rêve de la fraternité universelle, n'est-il pas réconfortant de lire ces mots : «Le pessimisme est une excuse que nous nous donnons; il est un manque de confiance de notre être spirituel qui refuse d'agir et de donner à ce qui est devant lui le sens et la valeur qui ne dépendent que de lui». N'est-il pas réconfortant de l'entendre dire que le mal est tout ce qui sépare, le bien tout ce qui unit; que notre destinée spirituelle est notre ouvrage et dépend des démarches successives de notre liberté; que nous pouvons à chaque instant rendre le matérialisme vrai en fixant nos regards hors de nous sur les objets, en nous, sur notre seule nature instinctive; que l'esprit n'est pas une chose que l'on montre mais une activité que l'on exerce, en faveur de laquelle on opte, on parie, et qui n'existe que pour celui qui veut et qui, en le vou-

lant, le fait être; qu'il se dérobe devant celui qui nie; que, devant la souffrance, l'attitude compte seule et qu'elle peut devenir la condition de notre progrès intérieur, la conscience grandissant avec notre puissance de souffrir; que la communion entre les hommes n'est possible et la séparation vaincue que lorsque chacun a approfondi sa propre solitude et entre en contact avec la solitude des autres; qu'il faut cesser de penser à soi pour être vraiment soi, abandonnant toutes les préoccupations de l'amour-propre qui nous limitent et nous isolent; comment il faut comprendre le consentement qui donne la parfaite liberté intérieure; comment il faut éviter le divertissement pour nous disposer à accueillir la lumière intérieure et abolir la différence entre notre volonté et celle de Dieu; comment l'homme parvient à une union totale et si intérieure avec l'Être sans limite dans une contemplation qui est celle de l'Amour; comment alors le temps est aboli; comment s'accepte la mort et enfin, quels sont les biens de l'Esprit réalisés dans une «renonciation totale et douce», le seul chemin qui mène à la joie — jamais recherchée en elle-même, mais qui est le fruit de l'activité parfaitement désintéressée.

Alors se découvre «la vraie beauté du monde, l'unité admirable qui règne en lui, qui vient précisément de ce que chaque individu est pour tous ceux qu'il rencontre, un «médiateur». Et c'est parce qu'il y a «un principe suprême qui, résidant au fond de chaque solitude est en même temps le foyer où elles s'unissent» que nous pouvons vivre dans l'espérance, malgré la hideuse malédiction du mal, et si notre salut est sans doute hors du monde, c'est dans le combat qu'il se réalise dans ce monde; et l'on comprend que le mal en s'appesantissant sur tous les êtres leur inspire de mutuels devoirs, les oblige à découvrir le principe commun qui les sépare et les unit.

C'est, on le voit, tout un programme de vie consciente que nous offre Lavelle, avec les moyens de le réaliser. En fortifiant notre espérance, en donnant une réalité à notre foi, il nous propose la possibilité de vivre la charité, c'est-à-dire l'amour, qui est le dernier mot de l'Évangile éternel.



Louis Lavelle.

II COURRIER DE FRANCE

L'Ecole Polytechnique Nouvelle

Par Paul Guth

Le Polytechnicien est un des ornements de Paris. On le voit passer, le dimanche, avec son uniforme anachronique, que les humoristes comparent à celui de l'encaisseur de la Banque de France. Bicorne noir à cocarde tricolore, petite pélerine en forme d'éteignoir, épée, pantalon à bandes rouges et, souvent, lunettes. Le Polytechnicien noir, tel un cormoran, promène sa vêtue de cérémonie parmi les pull-over et les trench-coat des boulevards.

Pour le grand public, le Polytechnicien est un jeune homme studieux, qui vit dans les chiffres, «attrape une méningite» pour avoir trop étudié, danse avec ses cousines au bal de l'Ecole et défile autour de l'Arc de Triomphe, à la revue du 14 Juillet, en faisant «tête à droite» dans la direction de la tribune officielle.

On sait vaguement qu'il sera, un jour, officier, dans l'artillerie, croit-on, à cause de la couleur rouge feu des bandes de son pantalon, et des calculs nécessaires à l'envoi des projectiles vers les lignes ennemies. On a entendu dire aussi, par une confuse réminiscence des romans de Georges Ohnet, qu'il y avait des Polytechniciens dans l'industrie, où ils se poussaient et se soutenaient entre eux selon une solidarité de bicorne. Mais, comme les industriels sont «en civil», on ne comprend pas très bien pourquoi il a fallu qu'une épée leur batte les mollets pendant cent soixante huit dimanches de leur jeune temps.

L'ECOLE POLYTECHNIQUE, PAYSAGE DU GRECO

L'Ecole Polytechnique ressemble à un paysage halluciné du Greco. Elle s'enfonce dans le flanc de la montagne Sainte-Geneviève, à l'endroit même où la rue la plus escarpée dégringole vers la vallée du boulevard Saint-Germain. Tout, ici, a la couleur grise de la pierre. On n'imagine pas qu'il puisse exister quelque part de la terre labourable, et des fleurs. Pour encadrer la vie inhumaine des chiffres, on a trouvé cette espèce de carrière de moëllons, coupée d'une petite cour, en forme de polygone géométrique, et aérée par

une autre, sablonneuse, où se déroulent les revues dont la rigueur rappelle les équations.

Au-dessus de ces pierrailles, le ciel, couleur de craie, est bouché par la lanterne du Panthéon, que la perspective projette à des hauteurs vertigineuses, en crevant les nuages.

Depuis la guerre, l'École éclate sous la pression de ses effectifs. Les nouveaux, ou «conscrits», qui ont rang de maréchal des logis, habitent toujours les vieux locaux où ils s'endorment et s'éveillent au son du clairon. Mais les anciens, ou «antiques», qui ont rang de sous-lieutenant, obtiennent l'autorisation de loger en ville et sont dispensés de bicorne le dimanche.

LE POLYTECHNICIEN AMATEUR DE LITTÉRATURE

Le Polytechnicien nouveau genre a toujours son argot. Il crie toujours «muzô!» pour dire silence! Il se proclame *fanz*, c'est-à-dire fanatique de ce qu'il aime. Il ahane toujours sur les mathématiques, qui ne sont pas simplifiées ni humanisées depuis naguère. Mais il éprouve peut-être plus qu'autrefois le besoin de s'aérer l'esprit. La science moderne n'est plus scientiste. Elle ne se raidit plus dans le corset de fer du déterminisme mais fait, au contraire, un geste d'invite vers l'indéterminé, le spirituel, vers l'âme qu'elle voulait réduire, au siècle dernier, à quelque combinaison chimique comme celles de la rate ou de l'estomac. Les travaux de Broglie ont souligné cette part d'indécision et d'imprévisibilité que la poussée de la vie introduit de force dans la physique à travers les barreaux des lois. Les mathématiciens eux-mêmes ont été obligés d'admettre que leurs chiffres n'étaient pas parfaitement étanches, qu'ils fuyaient comme un tonneau mal joint, et qu'à travers leurs fissures, le je ne sais quoi parvenait à se glisser et à grouiller, avec ses vibrations et ses odeurs.

Aussi, le Polytechnicien d'aujourd'hui, à demi découronné de son bicorne, laisse-t-il glisser ses yeux à côté de ses problèmes sur le calcul vectoriel et sur les formules d'Ostrogradsky. Il lit ce qu'il y a de plus opposé à la mathématique, ce qu'on déteste si l'on adore les chiffres, ce qui ne se prouve pas et n'a jamais connu de lois, comme l'amour enfant de Bohême, ce qui fuit d'un coup de reins comme la danseuse, et apporte, avec les parfums du monde, le trouble et le vague à l'âme, ennemis des démonstrations: il lit *de la littérature*.

Il se hasarde sur la pointe des pieds dans ce monde enchanté. Il craint les railleries de son voisin et camarade de la rue d'Ulm, tapi dans la poussière de son Ecole Normale Supérieure, comme un insecte étincelant dont le dard, chargé des venins de l'ironie, pique et tue. Mais, si le Normalien se promène parmi les romanciers et les poètes avec l'aisance du spécialiste, le Polytechnicien, lui, se hasarde parmi cette jungle grasse et chargée de sucs, avec la ferveur timide des cœurs purs.

Il découvre Gide avec dix ans de retard, et s'émerveille de pouvoir le nommer un maître à sentir. Saint-Exupéry l'exalte par son talent littéraire et par son héroïsme d'aviateur. Il admire Malraux, comme un maître à vivre, depuis qu'il connaît ses exploits de lieutenant-colonel.

Quand il a la grippe, il découvre, à l'infirmerie de l'École, *Amphytrion 38* et *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* de Giraudoux dans des fascicules de *La Petite Illustration* dépareillés et tachés de camomille.

Il ne sait comment s'y prendre pour admirer Claudel qui l'inquiète avec «ses yeux de cheval grossissant tout vingt-trois fois», comme Gabriel Audisio le dit de Beethoven. Mais il se doute bien, dans ses profondeurs, qu'il faut l'admirer tout de même pour son énormité de mammoth préhistorique, qui consulte le plan de la Création par-dessus l'épaule de Dieu.

En tâtant le sol du bout de son brodequin militaire, il s'aventure même dans le roman américain et parmi les champs d'épandage de l'école existentialiste. Mais là, il se méfie. Il a l'impression d'être arrivé aux confins de ses explorations précautionneuses. Aussi, pour bien montrer qu'il ne se laissera pas entraîner plus loin, trousse-t-il quelque couplet pour la fête annuelle du Point Gamma où viendra danser sa cousine :

Il était beau, il était triste,
Il était existentialiste.
Il était triste, il était beau ;
Il était existencialo.

Revanche du scientifique et du militaire sur les séduisants périls des livres.

De Rembrandt à Cézanne

Par Bernard Champigneulle

Jean Cassou nous trace de Rembrandt un portrait d'un style chargé de sombre éclat, comme la peinture même du maître dont il nous parle (1). Curieux portrait de cet homme à la fois simple, brut, naïf et profond. Et non moins curieux parallèle avec Beethoven. N'y a-t-il pas, entre le peintre et le musicien certaines concordances physiques ? « Des visages rudes, d'hommes rudes. Des visages ronds, cabossés, frustes, un peu vulgaires, d'une vulgarité populaire, anonyme et terrestre. Comme si, chez ces hommes-là, l'effort de l'esprit qui tend à modeler la face de l'intérieur, à l'aiguiser vers la plus subtile originalité, s'était effacée pour laisser au contraire cette grosse boule, comme une pierre qui roule, ne se former et se déformer que selon les heurts de la route ». L'œuvre du peintre et celle du musicien sont chargées d'un poids d'humanité écrasant. L'un est la musique. L'autre la peinture. On admire ces géants, mais il semble qu'ils ne puissent plus rien enseigner aux artistes d'aujourd'hui.

Une valeur humaine qui atteint ce degré d'intensité et qui domine de si haut les modes et tous les systèmes esthétiques ne porte-t-elle pas cependant en soi une prodigieuse leçon ? On la ressent — et c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire à cet ouvrage — en feuilletant la centaine de planches qui suivent l'introduction de Jean Cassou. Ces peintures qui appartiennent aux plus importantes collections du monde ont été choisies avec une compétence hors de pair par M. W. Martin, ancien directeur du Musée Royal à la Haye. C'est un excellent répertoire pour tous les admirateurs de Rembrandt.

Le travail que Michel Florisoone a consacré à Manet est également une introduction à un très beau recueil de reproductions (2). Mais, par sa portée, son efficacité, il dépasse ce que l'on attend généralement des préfaciers de ce genre d'albums. Michel Florisoone ne veut pas nous faire, une fois de plus, le résumé de la vie et de l'œuvre de Manet; il suppose la question connue et il aborde quelques problèmes concernant la peinture du maître de l'*Olympia* ou, plus exactement, les méthodes de son art de peindre, telles qu'elles se dégagent à la lumière des multiples études critiques qui ont été faites à son sujet. Il construit ainsi une nouvelle figure de cet artiste complexe, de ce grand bourgeois qui scandalisait la bourgeoisie de son temps, de cet extraordinaire novateur qui fut si proche des anciens qu'on a pu croire à la mystification, de ce virtuose du pinceau qui s'est fait prendre pour un amateur, de ce mondain tombé dans la vulgarité du demi-monde.

1) — Ed. Somogy, Paris. Collection Apollo.

2) — Les Documents d'Art-Monaco.

La question toujours brûlante des sources d'inspiration de Manet est étudiée avec acuité. Là aussi, on trouve tout, soit affiché avec une sorte de cynisme, soit, au contraire, jalousement tenu secret. Nous pouvons nous attacher avec un intérêt passionné aux confrontations de son œuvre avec celle de Raphaël ou de Franz Hals, et surtout à ses affinités avec celle des maîtres vénitiens de la Renaissance qu'il a su adapter à son époque avec une extraordinaire maîtrise. Nous reconnaitrons ses accointances avec les petits maîtres français de la fin du XVIIIe siècle, un Moreau l'Aîné, un Debucourt, un Saint-Aubin, et nous analyserons son espagnolisme — le snobisme de son temps — qui apparaît chez lui parfois en surface et plus ou moins en profondeur. «C'est un faux Goya», aurait dit Cézanne.

On peut conclure que Manet est «comme une fin de race». Il achève l'art classique, et, bien qu'arbitrairement placé comme un promoteur de l'impressionnisme, il n'a pas eu de postérité. M. Ingres a pu être revendiqué par les cubistes. Manet, qui bouleversait les habitudes, ne peut l'être par personne.

La dualité de Manet est fort bien synthétisée par les deux titres que Michel Florisoone a placés en tête de ses chapitres : «Le mainteneur de la tradition et le rénovateur du classicisme international» — «Le précurseur et l'introducteur de l'art nouveau».

*
* * *

C'est également en marge de l'impressionnisme que s'est élaborée l'œuvre de Degas qui, pourtant, lui aussi, combattit aux côtés des maîtres de la nouvelle école. Jacques Lassaigue nous le souligne dans les pages qui préludent à un recueil de reproductions de peintures, pastels et dessins consacrés au maître des «Danseuses» (3). Si bref que soit son exposé, il réussit à nous présenter avec une grande clarté, en même temps qu'avec une assez rare objectivité, ce que l'amateur doit connaître de la vie et de l'œuvre de Degas et même de la pratique de son métier. Nous noterons que les tableaux reproduits, tant en noir qu'en couleurs, appartiennent pour la plupart à des collections privées ou publiques des Etats-Unis.

*
* * *

Le livre que Léo Larguier a écrit sur Cézanne est d'un tout autre ordre (4). Il ne s'agit plus d'un ouvrage où les reproductions jouent le rôle essentiel, ni d'une millième étude sur le père spirituel de la peinture moderne. Les illustrations ne sont ici que pour rendre l'atmosphère plus vivante. L'écrivain nous promène avec le peintre, et l'on se doute que la compagnie d'un peintre de la trempe de Cézanne et celle d'un amateur de belles-lettres et de beaux-arts aussi averti que Léo Larguier ne laisse pas d'être singulièrement attrayante.

L'auteur avait connu Cézanne à Aix-en-Provence en 1900 en faisant son

3)—Ed. Hypérion, Paris.

4)—Ed. Julliard, Paris. Collection «La petite Histoire des grands artistes».

service militaire. Il a souvent bavardé avec lui. Ses propos sont émaillés de souvenirs, de conversations, d'anecdotes, et de bons mots qui nous laissent de l'artiste une image très vive. Après avoir lu ces pages d'une aimable simplicité — (mais, d'une simplicité d'érudit qui se manifeste peut-être davantage dans le ton que dans la pensée) il semble que nous en sachions plus sur Cézanne qu'après avoir lu d'épaisses et très savantes gloses.

Contes Populaires Français

Par Jean-Louis Bruch

La littérature française est sans doute, comme on l'a remarqué souvent, l'une des moins *populaires* de toutes les littératures. Elle est œuvre de lettrés, nourris de traditions littéraires et animés d'un esprit cartésien. La poésie elle-même y est d'essence littéraire : que l'on songe seulement à la continuité de l'inspiration précieuse qui, des poètes courtois du Moyen-Age à Mallarmé et à Jean Giraudoux, traverse, sous les formes les plus diverses, toute la vie littéraire française.

C'est pourquoi l'imagination et la sensibilité populaires, systématiquement dédaignées par la littérature, ne s'exprimèrent que dans les coutumes et fêtes locales, les récits racontés aux veillées paysannes, les images d'Epinal, et quelques almanachs. Perrault transcrivit pour ses enfants une douzaine de contes : leur extraordinaire succès suffirait à prouver que le « conte de fées », naïf et rustique, répondait à une exigence spontanée de l'imagination humaine. Mais Perrault lui-même ne laisse-t-il pas apparaître dans ses récits une sorte de détachement, d'ironie supérieure, qui, trop souvent, « rompent le charme » ?

*
* * *

La tradition orale, qui depuis des siècles transmettait fidèlement les contes populaires, tend aujourd'hui à disparaître devant le progrès de la science et de la technique. La radio a remplacé jusque dans les campagnes les plus reculées les récits des veillées paysannes. Les paysans semblent aujourd'hui honteux de leurs dictons, chansons, histoires, de toute une sagesse rustique que les aînés ont renoncé à transmettre aux jeunes générations. Il est donc grand temps de rassembler les contes : nul n'était plus désigné pour cette tâche que M. Henri Pourrat — « le prince incontesté des écrivains régionalistes », disait René Boylesve, — lui qui, dans ses romans, s'attacha toujours à faire revivre la poésie folklorique. « Le Trésor des Contes » (1), dont il vient de publier le premier volume, recueilli les plus belles légendes populaires françaises. « Trésor des Contes », « cela veut dire, écrit-il dans sa préface, le rassemblement des contes ; cela veut dire aussi que les contes sont un trésor ».

Sans doute les folkloristes ont-ils déjà réuni des ensembles de contes populaires. Mais leur parti-pris de transcription littérale les a trop souvent amenés à ne donner qu'une trace abstraite des récits qu'ils rapportent. Sous

1) — Editions Gallimard, Paris, 1948.

leur plume les contes deviennent documents. M. Pourrat l'observe avec beaucoup de justesse dans sa préface : «les transcrire tels que le conteur les récite, mais sans sa mimique, et la senteur de la fougère, et ce pivert, là-bas, qui cogne de son bec, agrippé à un chêne, c'est trahir le conte. Une fidélité littérale tue la fidélité littéraire. Le style parlé, et aussi l'atmosphère de la veillée paysanne doivent être transposées littérairement ? Sinon, on ne recueillera qu'une plante d'herbier. Au lieu de collectionner et d'étiqueter les contes, il faut chercher, conclut M. Pourrat, à en être «le jardinier», et sans tenter de «faire de la plante une autre nature, lui faire atteindre sa forme même».

*
* *

La richesse humaine des contes, qui forment la «mythologie originelle» des peuples, provient de l'union d'une fantaisie poétique et d'une sagesse rustique également spontanées. Les contes sont extravagants comme les rêves, et pourtant habilement concertés. Ils chantent l'audace — rien n'y est impossible — mais la vantardise y est toujours punie; l'homme ne possède rien qui ne soit don des fées ou de Dieu. La fantaisie des métamorphoses revêt un sens moral — mais jamais moralisateur. Le méchant est transformé en âne, ses paroles en crapauds. Des voyageurs, des mendiants, des ouvriers mystérieux, qui ne sont autres que Saint-Pierre, Saint-Jean ou Dieu même, se mêlent à la vie quotidienne des hommes. Mais un conte ne se laisse pas résumer... Certains sont bien connus : *Marie Cendron*, transposition de *Cendrillon*, la *Belle Rose* célèbre sous le nom de la *Belle et la Bête*. Beaucoup d'autres, et des meilleurs, transmis par la seule tradition orale, sont aujourd'hui oubliés dans les provinces mêmes où on les racontait autrefois.

M. Henri Pourrat a su donner à son récit une saveur rustique de terroir, avec le mélange de lenteur et de brusquerie qui caractérise le langage paysan. Il s'oppose ainsi à la langue fluide, et à la pensée légèrement teintée d'ironie de Perrault. Voici par exemple le conte de *Riquet à la Houppe* qu'il a repris après Charles Perrault. On sait que Riquet, plein d'esprit malgré sa laideur a reçu des fées le privilège de donner de l'esprit à la Princesse, belle mais stupide, qu'il épousera. La princesse, à son tour, lui donne la beauté : «Riquet à la Houppe, écrit Perrault, parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait et le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose...» Perrault, on le sent, est gêné par la métamorphose magique. En psychologue rationaliste, il insinue une explication naturelle. Pourrat au contraire ne cherche pas à minimiser le miracle : «Elle mit sa main dans la main du prince, alors, ce fut le prodige. Sans doute parce que l'amour y avait mis la main, la fée put y mettre sa baguette. Reste que Riquet à la Houppe devint soudainement un prince bien fait, de tournure noble et dégagée, de figure hardiment découpée et toute claire...»

Le «jardinier» des contes, s'effaçant ainsi derrière la tradition qu'il transmet, parvient à la rendre plus vivante encore — ce n'est pas un mince éloge — que le grand conteur français Charles Perrault.

Il y a cent cinquante ans

Bonaparte fondait l'Institut Français d'Égypte

Par Robert Laulan

On l'a dit, mais il convient de le souligner, la grande originalité de l'expédition d'Égypte fut d'être scientifique en même temps que militaire. Pour la première fois dans l'histoire, un général en chef se préoccupait de joindre à une armée d'invasion, un corps de savants nombreux.

C'est le chimiste Berthollet, qui, dès les premières semaines de l'année 1798 fut chargé de ces enrôlements délicats à l'Institut, à l'Ecole Polytechnique, dans les laboratoires. Et comme les préparatifs de l'expédition étaient entourés du plus grand mystère pour tromper la vigilance de l'Angleterre, Berthollet se bornait à proposer à ses savants collègues d'entreprendre avec lui un grand voyage, en leur recommandant d'observer la plus absolue discrétion sur sa proposition.

Le merveilleux, c'est l'empressement que mirent à s'enrôler, des hommes que l'on arrachait à leurs travaux de laboratoires, à leurs études, à leurs créations artistiques, et qui ne savaient rien, ni de leur destination, ni des conditions matérielles de leur séjour loin de France. Animés d'une confiance aveugle dans le chef de l'entreprise, ils se bornaient à répondre : « Je serai avec vous », sans poser la moindre condition.

L'Ecole Polytechnique fournit un noyau important de savants avec Gaspard Monge, Berthollet, Fourier, Costaz, beaucoup d'anciens élèves et même d'élèves.

Le général Caffarelli du Falga fut chargé de diriger la Commission composée de 143 membres. Les uns cultivaient les sciences pures (géométrie, astronomie, chimie, zoologie, botanique, minéralogie), d'autres les sciences appliquées (médecine et chirurgie, pharmacie, mécanique, aérostatique, ponts et chaussées, constructions navales, géographie). Des gens de lettres, des antiquaires, des orientalistes, des architectes, des peintres, des sculpteurs, des musiciens et des imprimeurs s'y rencontraient aussi.

L'on embarqua à Toulon, et sans doute plus d'un de ces hommes d'étude séduits par l'inconnu et avides de tâches nouvelles, supportèrent-ils les dangers d'un combat naval, et d'une morne captivité sur les pontons anglais. Mais le goût de l'aventure, l'insouciance du lendemain dominaient, et surtout cette confiance imperturbable dans le chef audacieux et heureux qui menait l'expédition.

De pénibles débuts à Alexandrie et à Rosette où ils trouvèrent toutes les boutiques fermées et où leur ravitaillement n'avait pas été prévu par l'armée, ne parvinrent pas à refroidir leur ardeur. Ils avaient confiance, et ils eurent raison. Au bout de quelques semaines le général en chef, qui avait cependant à faire face à une situation compliquée, fonda par arrêté du 22 Août 1798 un Institut des Sciences et des Arts connu sous le nom d'Institut français d'Égypte.

Le premier objet, tout désintéressé, de celui-ci, était le progrès et la propagation des lumières en Égypte; le second la recherche, l'étude et la propagation des faits naturels, industriels et historiques de l'Égypte. Il devait enfin donner son avis sur les différentes questions pour lesquelles il serait consulté par le gouvernement.

Organisé en s'inspirant de l'Institut de France qui avait vu le jour trois ans plus tôt, il comprenait quatre sections de douze membres, consacrés aux Mathématiques, à la Physique, à l'Économie politique et à la Littérature et aux Arts. Bonaparte était membre de la section de Mathématiques, avec Gaspard Monge et Fourier et trouvait le temps d'assister à toutes les séances, auxquelles les intellectuels égyptiens étaient conviés. On y travaillait dans l'enthousiasme, et l'œuvre de l'Institut des Sciences et des Arts d'Égypte demeure par son ampleur, sa diversité et ses résultats, un fait unique dans l'histoire des expéditions européennes d'outre-mer.

Tandis que des géographes dressaient d'admirables cartes et levaient des plans de villes, le folklore égyptien faisait l'objet d'études dans ses divers domaines; Desgenettes et Larrey entreprenaient des observations médicales dont devait profiter l'hygiène des habitants. C'est au cours de l'occupation française qu'après une première reconnaissance effectuée par Bonaparte lui-même, Le Père entreprit ses trois campagnes dans l'isthme de Suez en vue de joindre par un canal la Méditerranée à la mer Rouge. C'est enfin dans la mémorable séance du 19 Juillet 1799 que Lancret, membre de l'Institut, informait la compagnie de la découverte qui venait d'être faite par l'officier du génie Bouchard de la fameuse pierre de Rosette aux inscriptions trilingues, dont le déchiffrement par Champollion allait permettre de percer le mystère du passé de l'Égypte, et révéler des millénaires d'histoire.

L'œuvre accomplie en trois ans par les savants français de l'Institut d'Égypte était si considérable et si appréciée, même des Anglais, que ceux-ci, à la faveur des clauses de la capitulation imposée, après l'assassinat de Kléber, au général Menou, essayèrent de s'en assurer les fruits. Mais ils trouvèrent en face d'eux un homme dont le courage égalait le savoir : Geoffroy Saint-Hilaire, qui leur déclara : «Vous nous obligeriez à détruire nous-mêmes nos richesses... Comptez alors sur les souvenirs de l'histoire ! A l'exemple d'Omar vous aurez aussi brûlé une bibliothèque d'Alexandrie».

Ainsi furent sauvés les matériaux de cette fameuse *Description sur l'Égypte*, ou *Recueil des observations et des recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française*, dont Geoffroy Saint-Hilaire écrivait à Cuvier : «O mon ami, nous avons recueilli les matériaux du plus bel ouvrage qu'une nation ait pu faire entreprendre».

Livres de France

Par Armand Rio

Lucien FABRE. — *Jeanne d'Arc.*

(édition Jules Tallandier Paris 1948 — 557 p.)

«Trois grands procès, trois verdicts de mort, trois supplices dans l'histoire de l'humanité — écrit M. Lucien Fabre aux premières lignes de ce grand livre — portent contre elle un témoignage particulièrement infamant. Ce sont ceux de Jésus, de Socrate et de Jeanne d'Arc.» Par un étrange paradoxe, il se trouve que de ces trois drames, c'est le plus proche de nous dans le temps qui demeure le plus mal connu. Sur Socrate, nous possédons les récits de Xénophon, l'«Apologie» du divin disciple, la protestation de Platon, la «défense» transmise à la postérité. Sur Jésus, les paroles et les écrits des Évangélistes. Mais Jeanne ? Jeanne suppliciée en 1431, à dix-neuf ans, et la plus étonnante des filles de l'Histoire, il a fallu attendre plus de quatre siècles la publication des «Pièces authentiques du Procès» par Quicherat, de 1857 à 1860, la traduction des Actes du Procès par Joseph Fabre, et les importantes études de Siméon Luce et de Wallon pour que la vérité commençât à se dégager — un peu — des brumes de la légende.

C'étaient là, jusqu'ici, les seules pièces maîtresses de notre connaissance de l'héroïne. Et les énigmes demeuraient, innombrables. Détracteurs et thuriféraires de Jeanne, les uns autant que les autres, avaient à plaisir brouillé son image et son âme. Que de commérages et de ragots populaires, d'oraisons et de bas pamphlets, où se diluait la réalité !

Le premier, naguère, Gabriel Hanotaux s'est efforcé, depuis Quicherat et Joseph Fabre, de voir clair dans ce fatras, mais, s'il a réussi à jeter quelques lumières sur les quatre mystères qui forment la trame de la vie de Jeanne — mystères de sa formation, de sa mission, de son abandon et de sa condamnation — il n'est, en somme, parvenu à aucune solution formelle. La lecture de son livre achevée, tous ces mystères restent entiers. D'aucun d'eux il n'a trouvé la clef... Pour la raison que ces quatre mystères sont constitués d'innombrables énigmes qui les conditionnent l'un l'autre.

C'est précisément à la recherche de ces rapports et de ces liens tissant la vie même de Jeanne que M. Lucien Fabre vient de se livrer. Avec un rare bonheur.

La figure de Jeanne d'Arc l'a, dès l'enfance, saisi. Tout ce qui a été écrit sur Jeanne, il l'a lu, dépouillé, pesé. Sans compter le temps de ces lectures, commencées dès avant l'adolescence, le livre qu'il publie aujourd'hui représente un quart de siècle de travail.

En se défendant de toute effusion lyrique — et la beauté de l'âme de Jeanne ne l'y invitait que trop — M. Lucien Fabre a voulu faire œuvre objective, strictement historique. Et d'abord, replacer Jeanne dans son exact milieu, nettoyer son image de tous les anachronismes ridicules par lesquels on l'a, pendant cinq cents ans, défigurée, la faire revivre dans son temps de mysticisme et de foi, où le surnaturel apparaît à chaque pas, en toute chose, dans un royaume dont la géographie militaire avec son incroyable dissémination de places fortes explique ses campagnes, à première vue, désordonnées, au côté d'un Charles VII jusqu'ici tenu à tort pour un prince en torpeur, autour de Jeanne, enfin, et l'expliquant, dresser le tableau de la France d'alors, émietlée en « zones libres » et en « zones occupées » — un effroyable tableau que nous avons retrouvé devant nous, il y a huit ans...

Tous les problèmes que pose Jeanne, M. Lucien Fabre s'y attache. A tous il apporte une solution. Presque toujours une solution nouvelle, qui rompt en visière avec la thèse classique — et convaincante. Non seulement, il arrache, enfin, la vérité aux documents qui étaient avant lui parvenus entre les mains des historiens, mais il en ajoute d'inédits, dont l'importance est considérable : les soixante-six articles, par exemple, du Promoteur d'Estivet, qui seuls permettent d'entrer dans le vif du procès de Jeanne, et le récit de la découverte, lors de la réhabilitation, du truquage de la procédure des douze articles, dont il y a lieu de croire qu'il a frauduleusement entraîné le jugement de l'Université de Paris.

«Fruit d'une longue patience, d'une totale bonne foi et d'un immense amour», cet admirable livre nous apporte la révélation définitive sur la plus pure et la plus grande figure de femme que le monde ait jamais connue.

Blaise CENDRARS. — *Bourlinguer*.
(éd. Denoël, Paris 1948 — 400 p.)

A Naples, il n'y a pas seulement le peuple du Basso-Porto qui peine et qui souffre à en avoir le souffle coupé dans la cuisine du démon païen qu'est le dédale des sombres ruelles du vieux quartier, la solfatare del Vomero, aménagée par mon père en lotissement moderne, a des sursauts, flambe et gronde et lâche des bouffées de vapeur entre deux éruptions du Vésuve, la lave giclant des caves où elle fermente depuis l'antiquité, la fleur de soufre maculant les fleurs des orangers et les grappes et la pampre dans les jardinets, mais même en haute mer, dans cette lourde cuve d'indigo, les grands paquebots qui se dirigent vers le port peinent et travaillent et s'ébrouent et tirent à hue et à dia pour ne pas aller par le fond, se laisser aller par l'arrière et couler, descendre obliquement jusqu'à la forge sous-marine où Neptune magnétise, rêve et délire, l'esprit foudroyé par les feux, la cervelle servant de pâture à l'appétit vorace des poissons abyssins, ces monstres antémythologiques.»

C'était en 1891 ou 1892. Blaise Cendrars était alors un petit bonhomme de quatre ou cinq ans, que son père avait, ainsi que sa sœur et son frère, confié

à Alexandrie aux bons soins du capitaine de l'*Italia* faisant route vers le Pirée, Salonique, Brindisi et Naples, où il devait lui-même retrouver le trio fraternel par un prochain bateau. Une sorte de géant, du nom de Domenico, matelot du pont, était spécialement attaché au pas du garçon turbulent et l'incendiait d'images et de récits mirifiques. Images de Marseille, de Barcelone, de Malaga, de New-York — la «Ville des Monstres» annonçait-il — de toutes les escales que l'*Italia* devait toucher après avoir levé l'ancre en baie de Naples. Récits fabuleux, peuplés de merveilleuses créatures marines, de poissons de rêve ou de cauchemar, et, bien entendu, de sirènes ravisseuses d'hommes éperdus, de murènes voleuses d'enfants. En promenant le garçon, qui lui imposait ses trente-six volontés, du mât de misaine à la chambre des machines, ce bavard exalté de Domenico, sorti lui-même du sein des plus vieux mythes païens, l'enchantait, le grisait de la féerie de l'eau, du mystère des mondes lointains. Et cet enfant-là était né avec la tête épique, l'amour du risque et la passion de l'aventure !

Cinquante ans ont passé... Aujourd'hui, retiré dans sa petite et chère maison d'Aix-en-Provence, une éternelle pipe aux dents, tapant sur la machine à écrire de la seule main que lui ait laissée la guerre de 1914 — il a perdu l'autre bras dans les plaines de la Champagne, en se battant avec ceux de la Légion, car, dans quels rangs voudriez-vous que ce gaillard-là se fût battu ? — Blaise Cendrars revit ces cinquante années tumultueuses, torrentueuses, qui ont eu pour théâtre l'univers entier, toutes ses terres et toutes ses mers. Il nous raconte l'extraordinaire épopée que fut cette vie.

Après tant de beaux romans, *L'Or*, *Moravagine*, *Dan Yack*, *Rhapsodies gitanes*, *L'Homme foudroyé*, de contes, d'«*Histoires vraies*», de reportages, *Hollywood*, *Rhum*, de poèmes, de recueils de folklore — entre autres, cette admirable et précieuse *Anthologie nègre*, récemment parue — Blaise Cendrars écrit le plus émouvant de ses livres : son propre roman. Il nous peint le plus étonnant de ses personnages : lui-même.

Pendant un demi-siècle, vagabond épique, lyrique errant, tout ensemble acteur et poète de l'Aventure, il a «burlingué» sur la mer océane, élu l'un après l'autre pour pays tous les ports de l'Europe et de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, bu tous les alcools inventés par le Dieu de l'Ivresse, côte à côte avec des hommes de toutes les couleurs et des bougres de tout poil, serré de près des femmes de tous les «milieux de l'amour», fouillé tous les bouges, vécu coude à coude avec leur peuple, non pas en touriste fugitif, kodak en main, mais en se fondant au cœur de ces foules disparates, en devenant, ici et là, le «citoyen de partout».

Et, partout, il a joué franc jeu, s'enfonçant dans les déserts, ou dans les neiges, sautant du transatlantique à bord d'un raffiot, quittant l'auto pour le dromadaire et l'avion pour le lama, tantôt à Pékin, où il manqua, un jour, «crever de faim», tantôt «pratiquant la foire de Nijni-Novgorod», tantôt sur une faucheuse-lieuse par les plaines à blé canadiennes, ici chez les ruffians de Naples, là chez les lépreux du Matto-Grosso...

Sur quel point de la vaste terre n'a-t-il pas chassé ? le tigre ou l'éléphant ou le requin ? n'a-t-il pas «trafiqué» ? ne s'est-il pas battu ? n'a-t-il pas frôlé le pire ? suivi des yeux et de près — les tragédies de l'alcool, de la fureur, de la sexualité, dans le cercle infernal des forbans et des filles ? Quels cataclysmes du ciel et de l'eau n'a-t-il pas contemplés, quels typhons, quelles tornades... ?

Dans *L'Homme foudroyé*, Blaise Cendrars, naguère, nous a conté des heures de la guerre de 1914 — de «sa guerre», Marseille, son vieux port et ses secrets, composé pour nous une «Rhapsodie gitane» autour de la figure de Paquita. *Bourlinguer*, c'est l'aventure méditerranéenne, Venise, Gênes, Naples, et l'aventure, aussi, des ports gris du Nord, Anvers, Rotterdam, Hambourg, et l'aventure à «Paris-Port-de-mer», en de surprenants milieux.

A «bourlinguer», Blaise Cendrars en a vu de toutes les couleurs. Son regard a saisi de stupéfiants spectacles, ses oreilles entendu d'étranges choses. Les images qu'il nous livre aujourd'hui ne sont, certes pas, *ad usum Delphini*, propos et aveux recueillis ne s'adressent pas aux demoiselles de pensionnat. Lorsqu'il égrène ses souvenirs d'un monde violemment bariolé, ravive les figures d'hommes et de femmes que les hasards de ses courses a placés sur sa route, il ne pare pas ses aventuriers et aventurières en héros d'opéra-comique. Il est donc bien entendu — ceci pour les lecteurs qu'effraient les tonalités chaudes, très chaudes ! — que ses personnages ont perdu depuis leur plus jeune âge toute pudeur verbale et ne se racontent point dans la langue de l'Institut. N'ayant nul autre souci que de peindre «vrai», Blaise Cendrars ne recourt pas au latin pour braver «l'honnêteté» bourgeoise. Comme son cher Villon, dont il a, sous tous les cieus du monde, promené un exemplaire dans sa poche de Chevalier de l'Aventure, il ne mâche pas ses mots, et, s'il lui arrive, par exemple, de rencontrer dans le port d'Anvers certaine éléphan-tesque «femelle à matelots», il nous campe son effarante et monstrueuse statue de chair lubrique avec la tranquille audace des sculpteurs du Moyen âge qui ornaient de leurs «obscena» les portiques des cathédrales.

III

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI.

«Un Conte»

Par Fraeniel

La case, le morne où elle se creuse une place précaire, les orangers, un palmier et des sucrons alentour, tout semble prêt à s'endormir, avec le soleil obliquant sur Boiteux.

Vers le plateau de Dabadie, le couple se hâte. Demi-courbés par leur précipitation, la première de la journée, poussés par le froid qui monte des frondaisons assombries, de la source au fond du val, Tébac et sa femme grimpent. Les caféiers leur livrent un passage, trop large à leur gré. «Où sont les cerises, en Décembre, où passe le café cette année-ci?» songe Tébac.

Puis il se prend à murmurer, moitié pour lui-même, moitié pour sa compagne : «La macoute d'ignames du marché de Tiquita, mardi, c'est fini;... tout à l'heure, Léron criait derrière la porte, j'ai entendu oui; Aliza ne disait rien, mais ses yeux!... c'est assez pour comprendre, hein ? Quelle heure nous aurons fini, la maladie avec ça, c'est la peine en pile, ah !»

Clivia Tébac rajuste les effilochures de son tignon jadis bleu que l'audace d'une branche de datura a dérangé dans le sous-bois, elle se refuse à s'interposer dans le monologue de son compagnon.

Ils débouchent enfin sur le petit plateau; Dabadie semble bénéficier d'un jour venu d'une autre planète, après la pénombre de la caféieraie. Soudain, la cloche de Ridoré tinte. Les résonances heurtent quelques nuages où les pourpres, les gris et les mauves tracent la menace de quelque divinité rejetée autrefois, mais à laquelle on concède encore quelque obscur pouvoir. Les sons, dans cette étoffe imprévue, paraissent moins grèles qu'à l'ordinaire. Le couple après avoir écouté, ploie une double silhouette vers le sol, allongée par des siècles de misère.

Tébac et Clivia plongent à droite, à gauche, par le champ en friche. Au hasard, très vite, ils cueillent : les épinards sauvages, le lanman, et leurs sœurs toutes les herbes folles, «et quelle pire folie ! désirer des patates sur un champ en jachère.»

...Quoi d'autre espérer trouver ? Interrompant un instant leur cueillette, ils interrogent le paysage. Les hautes pointes des comas, des capabbes, des cippes, cachent la maison de leurs voisins les Nactifel. L'homme et la femme se courbent encore plus, comme pour étouffer des pensées naissantes : «S'adresser encore à eux, toujours à eux»...

«Bonsoir Compère Tébac, commère Tébac».

C'est Vergeon, l'autre voisin qui passe avec sa vache.

«Bien lente à avancer, la vache, ce n'est pas la graisse qui l'alourdit non», se disent les Tébac, à voix basse.

«Le petit monde va bien ?»

«Mme Vergeon, oui grâce à Dieu !»

Le reste se perd dans ce qui fut la blouse de Vergeon, couleur d'ombre, et guenille au jour. Vergeon s'en va, un peu plus long que de coutume...

«Il a dépéri, Vergeon, il a bu oui...»

«Il n'a pas bu, non, Clivia».

Ils recommencent de suite à plonger à travers la végétation, se souillant les doigts dans les ordures des animaux, se griffant aux ronces. Les insectes qui ne dorment pas encore, les plus noires fourmis surgissent et agissent contre eux.

Quand Tébac et Clivia se relèvent, leur macoute déborde d'herbes, et comme la cueillette, talonnée par la tombée du soir fut incertaine, de la terre y demeure attachée. Les mottes doivent suivre le couple tout au long du chemin du retour, et scander leur marche de chutes molles.

Certaines de ces mottes restent pourtant accrochées aux racines. Aliza, la petite Aliza, s'écrie, à l'approche de ses parents, en agitant la faible torchère de sapin allumée pour les guider dans la case tout à fait noire :

«C'est de la terre, plus que des feuilles, oui, que vous rapportez à l'heure qu'il est. On mangera la terre, oui ? Après avoir mangé ce qui devrait être laissé aux bêtes»... et la voix s'éteint, allongeant les syllabes dans un nasillement.

Sans souligner la remarque, la femme fait le feu, tandis que l'homme se lave les mains, les pieds.

Une fois le bouillon d'herbes prêt et salé, le soir est complet. Décembre, la solitude et la misère lui composent un visage qui ne se peut exprimer.

Tébac ose affirmer : «Si on avait un peu de «trempé», le petit monde lui-même y goûterait un brin oui, Hé ma grimelle !»

Le silence de la femme inquiète l'homme à la fin. Il se tait à son tour, et s'appuie à la porte, face à la nuit.

Dans un coin de la «salle», sur le sol de terre battue, les petits sont accroupis, las de leur inaction, incapables de s'endormir, ils se prennent à chanter...

«Il est né le Divin Enfant»
«Jouez hautbois, résonnez musettes»...

Tébac et Clivia frissonnent. La femme crève son mutisme.

«C'est vrai, ce soir c'est Noël, oui Tébac»...

Un temps, sans notations possibles s'écoule.

«Et la Messe de Minuit à Ridoré, on y va, non?»

Ridoré, c'est loin, c'est froid. Le petit monde n'a bu que du bouillon d'herbes. Il faut le laisser oui... On a renoncé à tout, on n'a pas peur... plus peur... de la faim seulement».

...Rien n'est changé chez Tébac, sur la terre, au retour de l'aube. La chambre n'a toujours qu'un lit sans matelas, la salle, une chaise, une table qui boite, un canari où la crasse s'enlise dans l'argile.

Cependant Aliza s'est réveillée. Les plaintes de la soirée font place à des questions aux parents. Généreux de leur verbe Tébac et sa femme content sans fin : Les chants, les cierges, les cloches, la foule autour de la crèche, l'âne et le bœuf»... «Pas même pour eux, les parents de l'enfant, l'âne et le bœuf...»

Sur cette dernière réflexion de son mari, Clivia coupe :

«Assez parlé Tébac, allons au petit champ de Boiteux, nous verrons ce qu'il faut faire. Un seizième de carreau en pente oui, mais en ignames et pois congo, en tenant bien les pentes, avec des roches, nous-mêmes. Aliza avec nous, elle liera le bois mort en fagots, demain. Mardi le Docteur, au dispensaire verra Léron. Assez parlé Tébac... assez non!»

Pauline Bonaparte à Saint-Domingue.

Par Duraciné Vaval

Pauline Bonaparte était devenue en 1797 la générale Leclerc. Elle se trouvait alors dans tout l'éclat de sa beauté. Les nobles les plus en vue s'honoraient d'être comptés au nombre de ses adorateurs. Quand la générale Leclerc se présentait dans une fête ou à une réception, un murmure ravi s'élevait sur son passage. Bonaparte ne voyait pas d'un bon œil la nuée de courtisans qui rôdait autour de sa sœur. Ayant décidé en 1801 d'entreprendre l'Expédition de Saint-Domingue, il en confia la direction suprême à Leclerc peut-être dans l'unique but d'éloigner de Paris la trop séduisante Pauline. Le Tout Paris d'alors ne jasait-il pas sur les intimités de la générale Leclerc avec le tragédien Lafon ? Les femmes de ce temps aimaient le théâtre à l'idolâtrie. Et ce Lafon tenait, paraît-il, avec grand talent le rôle de Tancrède, celui du Cid et de Bajazet. La romanesque Pauline rêva de devenir la Chimène ou la Roxane de ce célèbre acteur tragique. Le Premier Consul, scandalisé des rumeurs qui couraient sur sa sœur, lui ordonna de se préparer, sans retard, à partir pour Saint-Domingue. Les protestations, les pleurs de Pauline furent inutiles. Rien ne put détourner Bonaparte de sa résolution. L'adorable femme, ne connaissant pas la géographie, n'avait jamais entendu parler auparavant de Saint-Domingue. Elle se voyait déjà torturée par des noirs qui portaient sur la tête de longues plumes d'oiseaux, le corps tatoué de couleurs bizarres. Elle pensait qu'elle serait dévorée, dans ce pays perdu, par d'énormes serpents ou d'autres animaux féroces. Bref, la pauvre Pauline s'exagérait singulièrement les dangers qu'elle croyait courir en allant à Saint-Domingue. Elle avoua ses frayeurs à la duchesse d'Abrantès, son intime, qui la rassura un peu par une description pittoresque de cette colonie française. «Vous vous promènerez là-bas, en palanquin sous des orangers en fleurs, vous serez comme une reine. Vous serez encore plus belle quand vous vous habillerez à la créole». Cette dernière phrase fit impression sur Pauline. «Ah! répliqua-t-elle, tu crois que je serai jolie, plus jolie que je ne suis, avec un madras mis à la créole, un petit corset et une jupe de mousseline rayée ?» Et, depuis, Pauline sans trop de chagrin, s'occupa des préparatifs de son départ. Elle courut chez les modistes et les couturières et acheta des étoffes par brassées. Le célèbre bijoutier Foncier lui vendit les bijoux qui convenaient le mieux au climat de Saint-Domingue; les caisses, les paquets, s'engouffraient chez le général Leclerc qui, malgré son déplaisir, n'osa risquer la plus timide observation. Mais le jour du départ arrivé, Pauline eut de terribles crises de nerf. Elle ne voulait point quitter Paris. On la porta presque de force sur le navire «l'Océan» qui devait l'emmener à Saint-Domingue. La traversée quoique longue ne fut pas précisément mauvaise. Enfin, le 3 février 1802 (14 pluviôse) après un voyage de

deux mois et demi l'escadre louvoyait devant la rade du Cap. On sait que le général noir Christophe, gouverneur de la ville, l'incendia plutôt que de se soumettre aux injonctions de Leclerc. Pauline, sur le pont du navire, dut voir monter au loin, en spirales bleues, les épais nuages de fumée annonçant la destruction du Cap. Le 6 février, elle descendit à terre. La municipalité au complet, ayant à sa tête un noir fort distingué, César Thélémaque, qui avait siégé à Paris, à l'Assemblée Législative, se porta au devant d'elle pour lui souhaiter la bienvenue. Les regards de Pauline ne se posèrent, hélas! que sur des ruines. Les édifices publics étaient brûlés ainsi que les magasins. Les maisons particulières n'avaient pas autant souffert du sinistre. Leurs toits seuls avaient été la proie des flammes dévastatrices. Les marins de l'escadre, munis des pompes du bord, s'employaient de leur mieux à effacer les traces de l'incendie. L'impression de Pauline était désolante. Funeste présage des supplices qu'elle devrait endurer dans la colonie. La suite de Madame Leclerc : dames d'honneur, dames d'atour, valets de pied, femmes de chambre, officiers de service, comédiens et danseurs, peintres, musiciens, tout ce monde semblait partager les sentiments de tristesse de la générale. Les gens de théâtre paraissaient contrariés au possible de ne pouvoir jouer. On se mit à l'œuvre pour reconstruire le Cap. Leclerc y établit son quartier général. On aménagea à la hâte, pour lui servir de résidence, une modeste maison qu'on décora du titre pompeux de Palais. Pauline s'y installa du mieux qu'elle put. Après deux ou trois semaines, le Cap reprit un certain aspect d'ordre et d'activité. Les esprits se calmaient et chaque jour les colons qu'on croyait massacrés retournaient à leur demeure à moitié branlante. Beaucoup de noirs se remirent de leur propre gré aux travaux des champs. Pauline, quelques jours après son arrivée, reçut la visite des dames blanches, des riches colons et des hauts fonctionnaires. Elle porta à cette occasion une toilette de grande cérémonie. On admira ses yeux expressifs et langoureux qui jetaient plus de feux que les diamants dont elle se parait. Son cou d'une blancheur d'albâtre s'ornait d'un magnifique collier de perles. Son front où voltigeaient les boucles d'une chevelure soyeuse était barré d'une bandelette constellée de pierres précieuses. La sœur du Premier Consul faisait l'objet de toutes les conversations. Pauline réunit à Saint-Domingue l'unanimité des suffrages. Les Dames de la colonie s'accordèrent à déclarer que la générale Leclerc était la personnification même de la grâce. Au cours des trois premiers mois de son séjour dans la colonie, Pauline ne semblait n'avoir d'autre préoccupation que de « paraître ». Toute sa jeunesse souriait dans ses yeux. En femme experte, elle donnait aux tissus de ses robes le chic animé, le flou aimable qui produit un effet d'ondulation et de couleur. La générale Leclerc, se sentant adorée, même des femmes, jouissait de son triomphe. Cependant, elle ne tarda pas à se lasser des hommages dont on la comblait. Elle commença dès lors à s'ennuyer. Elle ne parlait maintenant à son entourage que de Paris. Tout de même, pensait-elle, Bonaparte, mon frère, est bien cruel de m'exiler dans ce pays éloigné. Elle ne regardait plus la vie, les êtres et les choses de Saint-Domingue qu'avec une indifférence désabusée. Ni nos montagnes verdoyantes, ni nos sites pittoresques « où Dieu semble mettre la source éternelle de toutes les émotions » ne lui disaien-

plus rien. Pauline n'avait à la bouche que ce seul mot : « Oh ! je m'ennuie ! je m'ennuie ! » Et pourtant elle entretenait un grand train de maison dans la colonie. Le cadre où elle se mouvait journellement ne manquait ni d'élégance ni de confort. Tout ce qui donne du charme à une demeure se trouvait à présent dans sa maison, au Cap. Un joli mobilier... De beaux bibelots... Ici et là, des divans aux riches étoffes... De magnifiques tapisseries aux murs... Des bronzes et des vases en porcelaine de Saxe sur les consoles... Une chambre à coucher, large et spacieuse, tendue de satin bleu. On voyait s'y dresser un immense baldaquin qui avait la forme d'un coquillage orné de petits Amours. Tout près de ce lit, une petite table en acajou massif surmontée d'une statuette d'albâtre représentant le Silence avec un doigt sur les lèvres. Dans les coins d'autres statuettes tenant des flambeaux de cire. Partout, des rideaux à longues franges d'argent et des miroirs reflétant la somptuosité de l'ameublement ou la beauté de l'hôtesse. Pauline passait de longues heures en rêveries dans le boudoir bleu attenant à sa chambre. Ce lieu où elle se tenait volontiers était si coquet qu'on croyait à un enchantement lorsqu'on avait l'honneur d'y être reçu. Cet enchantement était pour les autres et non pour elle. L'accoutumance ne permettait pas à Pauline d'y faire attention. Ce qu'il y a de certain, c'est que les divertissements manquaient à cette jolie personne. Pourquoi ne chercha-t-elle pas des distractions dans la lecture et dans les arts d'agrément ? Pauline ne raffolait pas de la lecture. Dans le temps, elle avait beaucoup pratiqué Pétrarque, dont elle connaissait par cœur quelques poèmes admirables. Elle ne lisait plus depuis son mariage. Les romans et les aventures de voyage où se plaisent tant de gens inoccupés, ne l'attiraient guère. Peut-être si elle avait été dotée de plus d'instruction, aurait-elle ouvert un salon et tenu « bureau d'esprit » comme, en France, une Madame Récamier. Ce n'était pas possible à Saint-Domingue. Les femmes créoles n'avaient pas l'intelligence bien meublée. Quant à leurs maris, ils ne pouvaient pas être de grands clercs, ils étaient trop acharnés à la poursuite de l'or, leur seule idole. Pauline elle-même ne savait pas causer. Elle décochait de temps à autre quelques boutades, et c'était tout. Elle était trop divinement belle pour avoir de l'esprit par dessus le marché ! En débarquant à Saint-Domingue, si quelque douanier s'était avisé de l'interroger sur ce qu'elle apportait avec elle, elle aurait pu lui répondre comme une autre : « Je n'ai rien d'autre à déclarer que ma beauté ». Enfin n'aurait-elle pas dû rédiger au jour le jour ses impressions sur les choses et la vie de Saint-Domingue ? Ou bien que n'écrivit-elle pas de longues lettres à ses amies d'outre-mer, à Madame Permon et à Madame Junot, dans lesquelles elle leur aurait exprimé les vues de Leclerc ou ses propres sentiments sur la colonie ? Ah ! quelle source d'informations ce serait pour nous aujourd'hui ! Rien de tout cela ne lui vint à l'idée. Il est probable que Pauline n'avait pas le don d'observation et qu'elle ne voulait pas se fatiguer à écrire. Tout travail d'esprit la rebutait. Quant aux ouvrages d'aiguille, où nombre de femmes trouvent l'emploi de leur temps, elle pensait que c'était indigne de ses mains et de son rang. Elle ne jouait pas du piano. Elle ne peignait pas. Elle ne chantait pas. Si elle chantait, c'était d'une voix plutôt faible et sans charme. Elle avait son enfant près d'elle, le jeune Der-

mide, filleul de Bonaparte. Elle n'en faisait pas grand cas. Comment ne pas s'ennuyer dans ces conditions ? Pauline, pour tuer le temps à Saint-Domingue, imagina en premier lieu de dépenser beaucoup d'argent et, en second lieu, de se livrer avec intrépidité aux tentations de l'amour. Une preuve typique de sa prodigalité, c'est que Leclerc n'avait jamais assez d'or. Dans chacune de ses lettres au Premier Consul, il réclamait des hommes pour combler les vides dans son armée et de l'argent, — ce qui faisait froncer les sourcils à Bonaparte. Des hommes ! des hommes ! de l'argent ! de l'argent ! Le Capitaine général ne cessait d'en demander à son beau-frère, comme le voyageur assoiffé dans le désert crie à tue-tête : De l'eau ! de l'eau, par pitié ! Malgré les concussions honteuses auxquelles ce pauvre Leclerc s'adonnait à Saint-Domingue, il ne parvenait pas à joindre les deux bouts. Les historiens qui ont critiqué sa vénalité oublièrent de dire que le « Capitaine général » avait auprès de lui une petite bête au joli minois (de l'ordre des rongeurs) qui dévorait à belles dents les ressources de la communauté et les revenus de la colonie. Elle portait deux ou trois robes, riches et somptueuses dans une journée, sans compter l'élégant déshabillé du matin. Toutes en mousseline de l'Inde, en tulle de soie, en velours, ou en dentelles de prix. Dans une même soirée, elle changeait deux à trois fois de toilette. Après s'être fait admirer en rose, la voilà se métamorphosant en vert ou en bleu. Combien pouvait coûter, à cette époque, une charmante robe façonnée par un maître de la couture ? De trois à huit mille francs ! Ce qui faisait en mil neuf cent quatorze de neuf à vingt-quatre mille francs, et à l'heure actuelle, de vingt-sept à soixante douze mille francs ! Et ce ne sont pas les chapeaux qui manquaient dans sa garde-robe ! Elle en avait par centaines, et de toutes façons : en paille, en feutre, en velours, en satin, les uns piqués de rubans en nœuds ou en cocarde, les autres garnis de plumes ou de fleurs. Et des souliers ! De ces mignons petits souliers provenant du cordonnier à la mode à Paris, du fameux Coppe ! Si ces souliers-là vous moulaient les pieds à ravir, comme ils étaient fragiles ! Funck-Brentano rappelait, dernièrement, dans une de ses brillantes conférences, qu'une des clientes de ce cordonnier était allée se plaindre à sa boutique de ce que le premier jour, ses souliers fussent crevés. Coppe de lui répondre, après les avoir examinés : « Je vois ce que c'est, Madame aura marché avec ». Ajoutez aux frais de toilettes, l'argent nécessaire à l'entretien continuel de la beauté de Pauline. La beauté n'est-elle pas un don céleste qu'il faut savoir garder ? Pauline qui s'adorait semblait vouer un véritable culte à sa propre beauté. Son plus grand souci était de rester belle, pour que les hommages viennent s'étendre à ses pieds comme un immense et riche tapis. Afin de garder sa peau lisse et fraîche, sa physionomie éclatante et radieuse, la femme use de mille recettes. Pauline n'entendait se passer de rien de ce qui était utile pour rehausser le prestige de ses charmes. Les lotions, les crèmes pour le massage des muscles donnent de l'éclat à la figure, le meilleur rouge pour les lèvres et l'incarnat des joues, des cosmétiques pour empêcher le hâle du visage ou les taches de rousseur enfin tous les talismans de beauté étaient mis à contribution. Elle prenait des bains de lait ou d'Eau de Cologne pour adoucir son épiderme. Elle voulait parfois que la surface

entière de l'eau de son bain disparût sous des couches de violettes. N'importe quelle fantaisie lui passant par la tête, elle la réalisait sur l'heure, pourvu qu'elle s'imaginât que cette fantaisie là contribuerait en quelque façon à l'harmonie et à la vigueur de ses tissus. Comment, dans ces conditions les ressources de Saint-Domingue auraient-elles suffi à tant de prodigalités ? Leclerc n'osait dire mot. Il supporterait encore pire pour ne pas déplaire à Pauline qui n'éprouvait à son endroit aucun vif sentiment d'amour. Pauline, du reste, était incapable d'attachement. Peut-être aurait-elle été conquise si Leclerc avait remporté de rententissantes victoires. Mais le soleil d'Austerlitz ne luit jamais (pour ce général) au ciel de Saint-Domingue. Impossible de s'imposer de force à l'admiration de Pauline par l'auréole qui s'attache au front des vainqueurs. Ce général sanguinaire dut chercher par une obéissance complaisante à se faire tolérer de sa femme. Pauline n'était pas, comme une Mademoiselle de Lespinasse (je prends un exemple classique) une amoureuse tout feu et toute flamme qui s'éprenait d'un homme, dût-il ne pas la payer de retour ! Pauline, du moins à Saint-Domingue, n'éprouva de sentiments violents pour qui que ce soit. Elle n'y connut pas les affres « du mal sacré ». Seulement, pour satisfaire ce besoin de tendresse, naturel à la femme, elle convertit l'amour en un besoin infini de plaire. Plaire fut la grande affaire pour cette délicieuse créature. Elle était loin d'être une de ces farouches pour qui l'on conquise de haute lutte. Elle entendait être plus que la femme aimée, elle voulait être celle que l'on préfère aux autres. Elle était extrêmement malheureuse si l'on semblait faire plus de cas d'une autre personne qu'elle. Elle désirait lire dans le regard de tous la soumission à ses attraits. L'amour ne fut pas précisément pour elle une passion, oh ! non... plutôt un jeu élégant et frivole, un amusement mondain. Elle changea de cavalier très souvent. Cette fleur de la Corse, transplantée sous notre ciel occidental, ne chercha dans l'amour qu'un élément de réconfort. Parmi les nombreux adorateurs de cette belle pécheresse à Saint-Domingue, y eut-il des Indigènes ? Voilà ce qu'il serait intéressant de savoir. Malgré de longues et patientes recherches, je ne suis arrivé, sur ce point, à aucun résultat satisfaisant. Lewis Goldsmith, qui est bien documenté sur tout ce qui concerne la famille Bonaparte a cité les noms de Pétion et de Christophe. Il n'en est rien. La vérité historique doit récuser de telles assertions, toutes dénuées de fondement. N'est-ce pas ainsi qu'on attribua à Cléopâtre une foule d'amants qu'elle n'eut pas ? Incapable de nier la beauté, on s'en venge le plus souvent en la calomniant. Sans doute, Christophe et Pétion étaient deux officiers intelligents et distingués. Ils étaient bien faits de leur personne. Mais ils n'étaient guère des passionnés. Je veux dire par là qu'ils n'étaient point préoccupés d'aventures galantes. L'un se laissa séduire par une femme et ne réussit jamais à s'en débarrasser. L'autre, plutôt de mœurs sévères, n'était pas esclave de la folie sensuelle. Ils n'eurent pas l'idée de lever leurs regards sur l'attrayante étrangère. Rien ne fait supposer toutefois qu leurs avances eussent été repoussées. Pauline n'avait pas, comme son frère le Premier Consul, de préjugés d'épiderme. Blanche, par conséquent n'ayant pas à se faire pardonner comme les créoles quelques gouttes de sang noir dans les veines, elle

pouvait laisser aller son cœur où son cœur l'entraînait. Bonne enfant, instinctive et innocente comme la nature, sa conduite à Saint-Domingue ne témoigne nullement du préjugé de race. Qu'importait à cette grande Dame qu'on renversât Toussaint ? que la France détruisît la puissance des noirs ? Si ce n'était qu'elle, eût-on jamais entrepris cette expédition liberticide ? Joséphine Bonaparte à qui Toussaint envoyait de riches cargaisons de sucre, de coton et de café — ce qui l'aida plus d'une fois dans sa détresse financière — ne s'était-elle pas prononcée contre l'Expédition ? Pauline, sur ce point, ne dut pas être d'un autre avis que sa belle-sœur. Bonaparte en ayant décidé autrement, on se soumit à sa volonté. Dire que Pauline s'intéressa à la politique coloniale, ce serait ne pas la bien connaître. Elle n'avait pas le tempérament autoritaire de Caroline qui dominait Murat dans ses entreprises politiques. Pauline ne chercha à user d'aucune influence sur les affaires de Saint-Domingue. Cependant lorsque Leclerc succomba à la fièvre jaune, Pauline prouva son courage. Elle resta au chevet de Leclerc tout le temps de sa courte maladie, encore qu'elle eût pu redouter la contagion du fléau. En vérité, ce dévouement de l'épouse, n'équivaut-il pas à l'héroïsme de n'importe quel général sur le champ de bataille ? Tout ce que le devoir exigeait d'elle, Pauline le remplit sans sourciller. Elle commanda pour son mari un cercueil en bois de cèdre odorant. Elle se coupa les cheveux, qu'elle déposa dans la bière en témoignage de regrets. Le corps fut embaumé et transporté sur le vaisseau le *Swiftshure*, qui mit voile pour la France exactement le 10 Novembre 1802. Le général Humbert fut chargé d'escorter avec quelques officiers les restes de son chef. Cet Humbert, que Ponsard mit sur la scène, dans le *Lion amoureux* ne tarda pas, dit-on, à régner sur le cœur de la jeune veuve. Pauline Bonaparte séjourna en tout neuf mois et huit jours à Saint-Domingue. Ce fut dans l'existence de cette adorable femme l'époque peut-être la plus mémorable si l'on songe qu'elle connut sous notre ciel l'extrême des douleurs en même temps que l'extrême des joies !

Elie Neau (1661 - 1722)

Par Clément Lanier

On trouve en 1679 parmi les chasseurs opérant dans les parages de Saint-Marc-des Vazes, (1) un jeune poète du nom d'Elie Neau. Très peu de protestants étaient venus à Saint-Domingue au début de la colonisation. «En 1689 seulement j'en vois débarquer 58», écrit Pierre de Vaissière. La présence d'un poète de 18 ans au milieu d'un compagnonnage âpre au gain et tourné vers toutes les aventures est au moins surprenante pour les fins spéciales que celui-là envisageait.

I

Né en 1661 au hameau de Moïse près du village de Soubise dans l'Aunis, Elie Neau était de famille huguenote. Engagé comme matelot à l'âge de douze ans sur un navire courant les îles, séduit dans une relâche par le climat, le paysage des Vases, aux deux versants de la ligne des Matheux, et la vie mouvementée de la boucane et de la chasse où tout de suite il entrevit des possibilités de travailler au bien des âmes, il prit terre en 1679 pour y rester sept ans. «Entre la baie de Saint-Marc et les montagnes, écrit M. de Cussy, le gouverneur de la Colonie, le 3 août 1688, vivent 160 chasseurs qui font subsister la plus grande partie des habitants du Cul-de-Sac... Mais parmi eux, il y a des gens sortis d'engagement, appelés regalleurs ou fenians, lesquels, aussitôt qu'ils ont gagné une arme, se mettent parmi les chasseurs sur la chasse desquels ils s'attendent pour vivre sans s'ingérer d'aller chercher eux-mêmes». Un tout petit ensemble de huttes en corniches sur un coin abrupt d'une baie sans titre paroissial, un groupe de chasseurs aux cœurs tannés comme leur peau constituaient un milieu peu propre au zèle évangélique du jeune poète. «Dieu commence à parler à mon cœur et à m'accorder son amour», mentionne Neau dans ses notes. Le message ne pouvait nullement obtenir de résonance à ce moment-là, dans cette existence bouleversée de la côte. L'entreprise de conversion se heurtait du reste au statut formel de la religion du Roi de France. Un Règlement royal du 28 novembre 1664 interdisait aux protestants de s'établir en quelque lieu que ce soit pour la prière en commun ni de parler en aucune manière des mystères de leur foi sous peine d'une amende de 100 livres de tabac. Un Règlement royal du 1er août 1669 les obligeait de prendre sur

1) —Haïti. Département de l'Ouest.

leurs propriétés d'exploitation des commandeurs catholiques afin que les esclaves fissent leurs Pâques et allassent à la Messe, sous peine de 1000 livres de sucre. Un Règlement royal du 30 septembre 1684 vint leur enlever le droit de propriété immobilière et d'emploi lucratif sur les habitations. Il leur était réservé le commerce à la condition expresse de ne point professer leur religion. Enfin l'Edit de Fontainebleau du 18 octobre 1685 révoquant celui de Nantes d'avril 1598 contenait douze articles applicables au territoire royal à l'exception de l'Alsace : démolition de tous les temples des huguenots, fermeture de leurs écoles et interdiction de la publicité de leur culte, — ordre à tout ministre qui ne se convertirait pas, de sortir du Royaume dans les quinze jours et défense aux autres huguenots de s'expatrier sous peine des galères pour les hommes, d'emprisonnement et de confiscation des biens pour les femmes, — ordre de baptiser et d'élever dans l'Eglise Catholique tous leurs enfants — confiscation des biens des réfugiés, si, après quatre mois, ils ne sont pas rentrés dans le Royaume et n'ont pas abjuré.

II

Devant toutes ces difficultés, le poète calviniste partit en 1687 pour le Massachusetts, s'installa à Boston où il se maria avec une compatriote, Suzanne Paré, dont il aura une fille. La mer le reprit en 1690. L'amour de l'Océan est une captivité à laquelle on revient malgré soi dès qu'un appel retentit en nos fibres intimes. La Guerre de la Ligue d'Augsbourg était à sa deuxième phase entre la France d'une part, les Provinces-Unies, l'Autriche, le Saint-Siège, l'Espagne, la Bavière, l'Angleterre et la Savoie de l'autre. Un coreligionnaire de Neau, Gabriel le Boyteux, lui confia le commandement de sa voile **La Belle Marquise**. La flotte française de Tourville après avoir battu en 1690 à Dieppe l'escadre anglo-hollandaise était elle-même vaincue à la Hogue en 1692. **La Belle Marquise** engagée dans la navigation transatlantique fut capturée par un corsaire du Roi de France qui amena sa prise à Marseille où le Capitaine et son équipage furent mis à la chaîne, d'abord sur la galère **La Vieille Madame**, ensuite sur le **Magnanime**. La découverte d'un complot tramé par ses compagnons de chaîne fit transférer le Capitaine de **La Belle Marquise** au Château-Fort construit en 1529 sous François Ier sur un des flots éloignés de 2 kilomètres du port, au Château d'If, où, en novembre 1802, au lendemain de la mort du Capitaine Général Leclerc à Saint-Domingue, les autorités de l'île feront déporter, avec un fils de onze ans, un Adjudant Commandant indigène, Jacques Toureaux des Cayes, que cent cinquante ans plus tard le petit fils d'un esclave de la même Antille, Alexandre Dumas, immortalisera dans son roman **Le Comte de Monte-Christo**. Pour combler le vide des heures ou tromper l'acuité des privations, Neau trouve la compagnie des Muses toujours prête à venir consoler leurs initiés. Toute une longue série de poèmes fut ainsi composée, que le prisonnier garda soigneusement sous sa couche. Le Traité de Riswick signé le 20 septembre 1697 sous la médiation du Roi de Suède, pour mettre fin aux hostilités et aux termes duquel l'Espagne

céda à la France la partie occidentale de l'île Saint-Domingue, où Neau avait vécu, en retour de certaines places des Pyrénées. Les verrous du Château d'If laisseront passer le poète rendu à la liberté par le Roi.

La longue détention avait mûri l'esprit de Neau et trempé son caractère. La Nouvelle Angleterre l'attira une seconde fois. On le rencontre en 1700 à New-York engagé par la *Society for the Propagation of the Gospel* comme catéchiste à Trinity Church. Le sort des esclaves illettrés le porta à créer une *ragged school*, une école de la guenille, la première de ce genre en Nouvelle Angleterre, car l'école qu'Antoine Benezet, originaire de Saint-Quentin, vint fonder à Philadelphie, date de 1736. «D'abord, écrit Kate Brousseau, dans *l'Education des Nègres aux Etats-Unis*, il dut aller de maison en maison donner l'instruction à ses élèves aux heures où ils se trouvaient libres; mais plus tard un grand nombre de maîtres permirent à leurs esclaves de se rendre le soir au local de Neau. Comme Anthony Benezet, il travaillait sans accepter d'argent ni de rémunération, poussé par sa sympathie pour les opprimés.» Le Gouverneur de la Colonie, Lord Cornbury, encourageait l'initiative en lui accordant toute sa sollicitude. Huit ans après, l'établissement avait atteint un effectif de deux cents élèves. Un événement inattendu risqua de tout compromettre.

III

Dans la nuit du 12 avril 1712, une insurrection d'esclaves éclata à New-York. La cause ? Mauvais traitements de certains maîtres, amour de la liberté, réaction de l'opinion contre une injustice commise par des traitants qui après avoir saisi en mer des métis libres d'Indiens Espagnols et Portugais venaient de les vendre sur le marché de Manhattan. Un groupe de vingt deux nègres appartenant à la tribu des Paw-Paw, sous la conduite d'un chef resté inconnu, attaqua une résidence où des hommes d'affaires restaient réunis jusqu'à une heure avancée. Les conjurés étaient armés de fusils, d'épées, de hâches et de coutelas. Les détonations alertèrent les autorités. Le Gouverneur, Robert Hunter, fit tirer aussitôt le canon d'alarme et dépêcha des bataillons armés sur le théâtre des déflagrations. Douze des hommes d'affaires étaient tombés sous l'attaque et plusieurs d'entre eux étaient blessés. Les bataillons mirent en déroute les insurgés après une rencontre vive. La ville fut cernée. Des battues s'organisèrent dans les bois environnants à la poursuite des fugitifs. Six des chefs du mouvement se donnèrent la mort pour ne pas se laisser prendre.

Une Cour de justice fut le lendemain instituée pour connaître de la conjuration et prononcer des sentences. Un accusé, amené deux fois devant le tribunal et renvoyé, ces deux fois, hors de cause, repris en dernier lieu, fut condamné à la peine capitale. O'Callaghan, dans ses *Documents relative to the history of Colonial New-York*, rapporte qu'un officiel déclara, que ce Nègre était aussi innocent qu'un nouveau né, mais que l'un des juges voulait tirer une vengeance personnelle sur le maître de l'esclave, un avocat avec qui le

magistrat était en mésintelligence. La barbarie des exécutions dépassa de très loin les actes les plus répréhensibles des conjurés, dit Joseph Cephias Carroll, dans *Slave Insurrections In The United States*. Le *Boston New Letter* relate dans sa livraison du 17 avril 1712, que les exécutions furent de beaucoup plus nombreuses que le chiffre des insurgés. Un condamné fut livré au supplice de la roue. Un autre fut pendu, les pieds rivés à des chaînes. Dix-neuf furent envoyés à la potence. Un autre fut brûlé à feu lent, « afin qu'il pût continuer à vivre dans des tourments de huit à dix heures, jusqu'à ce que mort s'en suive et qu'il soit consumé dans ses cendres. De nombreux inculpés furent sauvés de pareils supplices par un sursis du Gouverneur et un pardon sollicité de la Reine d'Angleterre. Le Gouverneur, Robert Hunter, adressa le 10 septembre au Secrétaire Pople une lettre qui fut un plaidoyer pathétique en faveur de la grâce des survivants. Trop de sang a été versé pour l'expiation du crime dont les Nègres sont accusés, écrit Hunter. Une femme enceinte était dans le secret de la conspiration. Elle bénéficia du sursis du Gouverneur pour lui permettre de mener à terme sa gestation. Les couches achevées dans la prison même, une supplique exprima à Sa Seigneurie, combien le Gouverneur se réjouirait d'obtenir une commutation définitive en internement, afin que la mère puisse prendre soin de son enfant.

IV

Une loi fut édictée, défendant aux nègres de se trouver au dehors après le coucher du soleil. L'école de Neau ne pouvait nullement fonctionner avec une telle mesure. Le Gouverneur Hunter intervint encore là et l'établissement continua à dispenser les notions élémentaires aux déshérités de la destinée. Neau mourut en 1722, et fut enseveli dans la cour de Trinity Church, Pine Street. Une valeur de deux cents dollars était portée dans son testament pour la publication de ses poésies. Une valeur de cent dollars pour les pauvres de son école et une autre du même montant pour le recteur de sa communauté, Louis Rou, qui était chargé de l'édition de son œuvre poétique. Un choix de cinquante deux poèmes fut présenté au public lettré de New-York par le pasteur de Trinity Church pour remplir les obligations testamentaires de Neau.

Un recteur de l'Eglise française du Saint-Esprit à New-York, qui est la suite de Trinity Church prononça en novembre 1946 à l'Hôtel de Ville de Saint-Marc une conférence sur le Sénateur nord-américain, Charles Sumner défenseur d'Haïti en 1874 au Congrès des Etats-Unis. Dans *The Huguenot Church of New-York*, ce recteur qui est le Dr. Jean Albert François Maynard, consacre divers passages à Elie Neau, sa vie, ses tribulations, sa production littéraire et son apostolat d'éducation. Il lui assigne le premier rang en date parmi les poètes de New-York et le proclame un saint homme pour son zèle persévérant en faveur des esclaves illétrés. Je retiens à mon tour ce nom pour ses particularités de séjour dans une province qui m'est chère et pour ses par-

ticularités de plénitude à l'endroit d'une race qui m'est tout aussi attachante. Sur le plan de l'amour fraternel et de l'idéal chrétien des hommes assemblés et des hommes malheureux, Elie Neau rejoint les pas de Pedro Claver, le jésuite espagnol, mort en 1654, que l'Eglise romaine a canonisé pour les services éclatants rendus, à Carthagène des Indes, à la cause des Noirs dans la lutte opiniâtre contre l'iniquité, la maladie, l'ignorance et la misère.

Quelques Livres

J. B. Cinéas : CHOC EN RETOUR.

(Imprimerie Henri Deschamps, Port-au-Prince, 1948.)

«Choc en Retour» est un roman de mœurs politiciennes en Haïti, traitant d'une époque révolue. L'auteur se défend d'avoir écrit un livre à clefs. Nous le croyons d'autant mieux que dans tous les pays, la politique n'est guère qu'une maison trop accueillante où les mêmes clefs ouvrent toutes les portes.

Catullus Alcibiade Pernier, ministre, candidat à la Présidence, n'est ni meilleur ni pire que la plupart de ses confrères, de tous les pays, aussi bien dans le privé que dans la vie politique.

Le Pouvoir, son ménage, ses plaisirs : faisceau de forces souvent plus complémentaires qu'on ne le croit généralement. Mais cela ne dure qu'un temps et il arrive qu'elles viennent s'opposer brusquement. Tant que la composante est positive, l'homme est un maître heureux, un dominateur qui se joue de l'intrigue et la déjoue. Il monte. Devient-elle négative, c'est la chute piteuse et rapide. Heureux celui qui a su se garder un foyer sain : le filet de l'acrobate.

Pernier n'a pas cette chance.

Chassé du Pouvoir par la révolte, avec toute l'équipe dont il fait partie, il perd, ensemble, sa femme, compagne simple des débuts dans la vie, ses enfants dégoûtés, ses maîtresses déçues. En même temps, c'est la fuite et l'exil.

Puis, vient le temps des conjurations stériles et, enfin, le retour amer en paria.

La première partie surtout est traitée d'assez alerte façon. Après l'entretien nocturne désastreux, auquel son épouse parvient à l'acculer à l'issue d'une fête — pour son propre malheur d'ailleurs, — la longue conversation qu'a le «petit Cat» avec sa vieille servante Vivie est parfois touchante. En tout cas, elle nous prouve que Pernier n'est ni un mauvais, ni un méchant. Ce n'est qu'un faible.

Il a bien, par certains côtés, un peu de parenté avec son collègue Numa Roumestan, moins la verve.

On aura toujours à se plaindre des hommes politiques, quand il serait si simple et si sage, de se passer d'eux !

Nous n'en sommes pas là, hélas — et je ne veux surtout pas vous faire croire que j'en ai la recette.

Philippe Kieffer : «BERET VERT»

(Ed. France Empire, Paris, 1948)

«Béret Vert», du Commandant Kieffer, est une relation de la participation des Français à ces formations spéciales anglaises qu'on appelait, pendant la guerre, des «commandos».

Rappelez vos souvenirs de l'époque du débarquement sur la côte normande... Revoyez-vous, devant la carte, anxieux de savoir si la «tête de pont» tiendrait... si le développement des opérations répondrait à votre attente. Justement, «Béret Vert» vous place dans le milieu de ceux qui ont rêvé, préparé et vécu ces moments historiques que vous avez à peine connus par la radio.

L'action se déroule dans un milieu d'hommes qui ont consenti à se façonner, en vue d'aboutir, collectivement, à la réussite extrêmement difficile d'un acte indispensable à l'entreprise de libération de l'Europe. Celle-ci a réellement dépendu, en tout premier lieu, de la combinaison d'une certaine quantité de réflexes éduqués minutieusement chez un très petit nombre d'hommes choisis.

Vous lirez dans le livre du Commandant Kieffer à quel cruel entraînement se sont volontairement soumis ces hommes. Vous saurez par quelles étapes inhumaines doit passer l'individu qui accepte à se durcir pour prendre place dans une équipe d'élite dont les mouvements dictés au jour voulu, doivent se déclencher comme ceux d'un mécanisme de précision.

Quel enseignement !

L. Nemours : «POUR QUELLES RAISONS TOUSSAINT-LOUVERTURE EST-IL PASSE DES ESPAGNOLS AUX FRANÇAIS ?»

(Annales historiques de la Révolution Française, No 110, avril-juin 1948)

Après avoir décrit le passage de Toussaint-Louverture aux Français avant le 9-6-1794, Monsieur Nemours passe en revue, avec une probité qui l'honore, les motifs qui ont pu expliquer sa conduite. Il a raison de penser que son changement de situation chez les Espagnols n'explique pas tout et que Toussaint-Louverture avait senti dès le début de 1794 que l'intérêt de son pays se trouverait mieux compris par la France et son Assemblée.

L'ACTION SOCIALE DES «ECOLES D'ORIENTATION»

(Publication No. 2 de la Direction Générale de l'Enseignement rural de la République d'Haïti — 1948)

Cette publication rapporte les activités, pendant le mois d'Octobre 1948, de quatre missions éducatives qui ont travaillé dans les communautés rurales de Vaudreuil, Descloches, Lilavois et Haut de Saint-Marc.

Nous avons lu avec un intérêt particulier le compte-rendu des travaux de la mission sociale du Haut de Saint-Marc, et les conclusions que M. André Dartiguenave a été amené à tirer de l'enquête qu'il a dirigée.

Révérénd Père Goré : BRISES DE MER

(Editions du Petit Séminaire Collège Saint-Martial, Port-au-Prince, 1948.)

Sous ce titre ont été recueillies une cinquantaine des innombrables chroniques publiées dans un quotidien de Port-au-Prince par le Révérend Père H. Goré sous la signature de l'Ami.

Dans la belle préface qu'il a donné à cet ouvrage M. Dantès Bellegarde, avec sa lucidité coutumière en souligne les traits essentiels : « En lisant ces chroniques matinales on se rend compte de l'art exquis avec lequel un écrivain nourri de la «sustantifique moelle» des lettres classiques peut transformer le moindre incident de la vie journalière en philosophie souriante, faire d'un candide propos d'enfant une leçon profonde de morale sociale, extraire du comportement d'une humble bête des bois de Furcy un exemple d'édification pour toutes les créatures du Bon Dieu, tirer d'un fait politique en apparence insignifiant un haut enseignement de justice internationale et de solidarité universelle ».

Mais je m'empresse d'ajouter que ceux de ses lecteurs qui sont, comme moi, rétifs aux leçons de « philosophie même souriante », et peu disposés à se laisser « édifier », trouveront eux aussi grand plaisir à parcourir ce petit livre. Son auteur en effet n'est pas que prêtre et éducateur, il est aussi poète. Il est sensible au charme mystérieux de la nature haïtienne autant que dédaigneux du pittoresque facile. Et surtout il éprouve pour ceux qui vivent sur cette terre et particulièrement pour les plus humbles : enfants, paysans, animaux même, une tendresse toute franciscaine qu'il sait exprimer sans mièvrerie.

IV

CHRONIQUE.

LE 11 NOVEMBRE.

Pour commémorer l'anniversaire de l'Armistice du 11 Novembre 1948 et honorer le souvenir des victimes des deux guerres, une messe a été dite, le jeudi 11 novembre dernier à la chapelle du Séminaire, Collège Saint-Martial en présence de M. Raymond Daumas, Consul de France.

Les membres de la Colonie Française y assistèrent en grand nombre.

LA «MISSION BUG JARGAL»

— Sous le patronage du Comité parlementaire France-Haïti et du Comité du film «Bug-Jargal», une mission officielle française est arrivée à Port-au-Prince le 21 novembre. Dirigée par le Général Bouscat, Chef d'Etat Major de l'Armée de l'Air, en congé, elle comprend M. Maurice Kaouza, Préfet, Conseiller Municipal de Paris, M. Max de Vaucorbeil, metteur en scène, M. Maurice Jacquin, producteur et M. Picon-Borel, opérateur de prises de vue.

— Le 24 novembre, les membres de la mission furent présentés par le Ministre de France à Son Excellence Monsieur Dumarsais Estimé, Président de la République, auquel le Général Bouscat remit un message de M. Pierre de Gaulle, Président du Conseil Municipal de Paris, ainsi que la Médaille de Vermeil de la ville de Paris et un volume relatif aux «Drapeaux de la Garde Nationale de Paris de 1789».

— Le 26 novembre, au cours de la réception donnée au «Manoir des Lauriers» par Son Excellence Monsieur Maurice Chayet, Ministre de France, Monsieur Kaouza, au nom du Conseil Municipal de Paris remettait des décorations à Son Excellence Monsieur Edmé Manigat, Secrétaire d'Etat des Relations Extérieures, au Général Lavaud, chef d'Etat Major général de l'Armée d'Haïti, au Colonel Magloire, au Colonel Levelt, au Major Prosper, à Monsieur André Louis, maire de Port-au-Prince, à MM. Fouchard et Chevalier, commissaires à l'Exposition du Bi-Centenaire de Port-au-Prince.

— Le 8 décembre eut lieu, au Champ de Mars, une brillante prise d'armes en l'honneur du Général Bouscat.

Le même jour cet officier-général recevait des mains de Son Excellence Monsieur T. C. Brutus, Ministre des Relations Extérieures, l'écharpe de Grand Officier de l'Ordre National Haïtien «Honneur et Mérite», M. Kaouza, la cravate de Commandeur, M. de Vaucorbeil la Croix d'Officier, et M. Jacquin la Croix de Chevalier.

LES «MARDIS RADIODIFFUSES»

— Voici la liste des conférences publiques prononcées à l'Institut Français, au cours du premier trimestre de l'année universitaire 1948-1949 :

Le 23 novembre — M. Jean Brierre : «Etzer Vilaire, poète haïtien».

Le 30 novembre — M. Max de Vaucorbeil, metteur en scène : «Comment se font les films ?»

Le 7 décembre — Général Bouscat, ancien Chef d'Etat Major de l'Armée de l'Air : «Souvenirs de guerre».

Le 14 décembre — Dr. Rulx Léon : «Les travers haïtiens vus par les fabulistes haïtiens».

Le 21 décembre — M. André Castel, professeur à l'Institut Français : «Les journées révolutionnaires de 48».

A l'issue de ces conférences les films documentaires suivants ont été projetés :

Sur les chemins de Lamartine
Vaison la Romaine
Chasses en Afrique Equatoriale
Aude, belle inconnue
Paysans d'Hier et d'aujourd'hui.

— C'est devant un public nombreux, brillant et attentif que, le mardi 23 Novembre, M. Jean Brierre, qui allait quelques jours plus tard être désigné Sous-Secrétaire au Tourisme, inaugura le premier cycle des «Mardis de l'Institut Français» en parlant du grand poète haïtien Etzer Vilaire.

Après quelques phrases consacrées au Dr. Mabile, fondateur de l'Institut Français, M. Jean Brierre retraça la carrière d'Etzer Vilaire, montrant avec beaucoup d'éloquence le rôle puissant qu'a joué sur la personnalité du poète la ville de Jérémie, où son existence s'est déroulée. Puis le conférencier lut avec beaucoup de talent et d'émotion quelques fragments des «Dix hommes noirs» et termina, salué par les applaudissements de l'assistance.

— En raison de la présence à Port-au-Prince de la Mission Cinématographique française, Monsieur André Castel qui devait parler le 30 Novembre des «Journées Révolutionnaires de 48» voulut bien remettre sa conférence au 21 Décembre, s'effaçant devant M. de Vaucorbeil.

La seconde des conférences du premier cycle des «Mardis» fut donc prononcée par le réalisateur du film «Le mariage de Ramuntcho».

Après avoir été présenté par M. Lando, M. de Vaucorbeil entretint son auditoire du métier de cinéaste. Servi par son expérience personnelle de metteur en scène, le conférencier fit parcourir au public les différentes étapes par lesquelles passe la réalisation d'un film : prises de vue, découpage, montage, etc... Evoquant l'atmosphère d'un studio, dessinant la silhouette du producteur ou expliquant les difficultés de la mise en scène, M. de Vaucorbeil sut, à chaque instant, rendre son exposé alerte et vivant en rappelant avec esprit quelques-uns des innombrables souvenirs dont son passé professionnel est jalonné.

— Le mardi 7 décembre, en présence de Monseigneur Paccini, Nonce Apostolique, de Son Excellence Monsieur William E. de Courcy, Ambassadeur des Etats-Unis, de Son Excellence Monsieur Maurice Chayet, Ministre de France, du Général Lavaud, du Colonel Cham et de nombreuses personnalités haïtiennes, américaines et françaises, le Général Bouscat, Chef d'Etat Major de l'Armée de l'Air, Grand Croix de la Légion d'Honneur fit le récit de ses «Souvenirs de guerre» à un public trop nombreux pour trouver place tout entier sur les quelques 500 sièges dont disposait l'Institut Français.

— Monsieur Lando, Directeur de l'Institut Français, présenta le Général en ces termes :

«Malgré sa jeunesse et malgré son installation modeste, l'Institut Français d'Haïti a déjà eu la bonne fortune de faire monter sur son estrade maint personnage consulaire. N'accueillait-il pas, l'année dernière, à pareille époque, un ancien Ministre français ? Mais ce soir, croyez-le bien, plus que jamais auparavant, il est à redouter que toute présentation ne soit indigne de l'hôte illustre qui va prendre la parole. Les trois années que j'ai modestement passées sous les drapeaux, loin de vaincre ma timidité, me donnent une conscience plus aiguisée encore de l'honneur vraiment écrasant qui m'échoit.

«Le Général René Bouscat, hier encore, réorganisateur et Commandant en Chef, devant l'ennemi, de notre armée aérienne, Grand Croix de la Légion d'Honneur, Médaille militaire, est une des plus nobles et des plus glorieuses figures qui aient illustré la vie publique française depuis un quart de siècle.

«Je n'entreprendrai pas de retracer devant vous sa carrière hors-pair. Elle fut foudroyante, le conduisant avec une rapidité presque inégalée, du grade le plus humble — car il est sorti du rang — au plus élevé. Enumérer simplement ses états de service serait empiéter lourdement sur le temps, très mesuré hélas, qui lui est imparti ce soir.

«Ce qu'il y a peut-être de plus exceptionnel, de plus admirable dans son destin, c'est qu'il est pour ainsi dire, un soldat d'occasion. Sa jeunesse avait été vouée aux études littéraires. Il avait fait des poètes et des écrivains sa fréquentation de prédilection. Son temps de jeune conscrit était à peine terminé, lorsque la première guerre mondiale l'appela sur les champs de bataille.

«Fantassin, il connaît les dures réalités du combat corps à corps. En no-

vembre 1916, à Massiges, le capitaine Bouscat est grièvement blessé à la tête. Il est évacué. Bien que condamné par les médecins, bien que déclaré inapte à faire campagne, ce rude pyrénéen montre une volonté invincible de vivre et de se battre encore et son corps meurtri revient à la vie. Il repart au front et, s'ennuyant dans les tranchées boueuses de la guerre de position, il opte pour sa vocation définitive : l'aviation. Datant de septembre 1918, sa troisième citation est une citation d'aviateur. Il avait 27 ans quand le premier conflit mondial prit fin. Le grand blessé de 1916, que les médecins entendaient à tout prix réformer, veut continuer à servir. Il reste dans l'armée. Orient, Maroc, A. O. F., Mauritanie, Sahara, Soudan, Tchad, Lybie, Tibesti. Telles sont les étapes qui devaient le mener à la deuxième guerre mondiale pendant laquelle, bien que déjà promu au rang suprême, il tient souvent à accomplir lui-même des missions de bombardement aérien au-dessus de l'Allemagne.

«Le Général Bouscat s'insère incontestablement dans la lignée de nos plus pures gloires militaires, mais il serait singulièrement injuste de ne faire de lui qu'un grand capitaine. Il abhorre la guerre et, s'il en a partagé les jeux tragiques avec le plus héroïque courage, il aime à rappeler qu'il aurait préféré que l'évènement lui permît de porter ailleurs ses dons exceptionnels. Tous ceux qui ont eu la chance de l'approcher savent quel prix il attache, en humaniste, en fin lettré, en amateur d'art, en Français de grande race, aux vraies valeurs qui font l'ornement de la vie, de la civilisation occidentale dont, nouveau Chevalier Bayard, il est une si belle incarnation.

«J'en ai, je le crains, dit à la fois trop et pas assez. C'est en lui cédant la parole et en m'effaçant devant lui que je serai le plus aisément pardonné».

— Le Général Bouscat prit ensuite la parole pour évoquer des «Souvenirs de guerre».

Au cours de son brillant exposé, il insista sur le rôle joué par l'aviation française pendant la première période de la guerre, précisant ainsi des points souvent controversés. Il parla ensuite, de façon émouvante, de la participation aux combats des auxiliaires féminines de l'air et, après avoir évoqué l'atmosphère en Afrique du Nord, à la veille de la libération, dessiné la silhouette de quelques-uns de ses camarades de combat et agrémenté son exposé de quelques anecdotes personnelles tantôt touchantes, tantôt divertissantes, le Général Bouscat, citant quelques vers du poète haïtien Damoclès Vieux, dit l'espoir qu'il fondait en la jeunesse haïtienne et conclut sur ce beau proverbe africain : «Les mêmes paroles, sur des lèvres différentes, font un même cœur».

LES TOURNEES DE CONFERENCES EN PROVINCE

Invités par l'Alliance Française de Saint-Marc, M. Lando, Directeur de l'Institut Français et M. André Castel, professeur d'Histoire ont séjourné dans cette ville les 26 et 27 novembre pour y donner deux conférences.

L'aide précieuse de M. Marc Charles, Préfet, de M. Clément Lanier, président de l'Alliance Française et de M. Guignart, Magistrat Communal, dont les conférenciers ont été les hôtes, a permis à cette prise de contact d'être pleinement fructueuse.

Les 4, 5, 6 et 7 décembre, M. Lando, M. Castel et M. Martin, professeur de Lettres à l'Institut Français, ont séjourné à Jérémie. MM. Castel et Martin ont prononcé des conférences et M. Lando a entretenu le public jérémien des activités de l'Institut. Deux films ont été projetés.

Grâce aux soins et à la grande obligeance du Préfet, M. Jérôme et du Magistrat Communal, cette tournée a également obtenu le plus grand succès.

SUCCEs DE M. J. BUTTERLIN

Nous avons appris avec plaisir que M. Jacques Butterlin, Professeur de Sciences Naturelles à l'Institut Français, a présenté avec succès en Sorbonne, son mémoire de diplôme d'Études Supérieures, consacré à la Géologie de la région de Port-au-Prince (session de novembre 1948).

Ce travail a obtenu la mention «Très bien» et mérité les «Félicitations du Jury» qui a montré le plus vif intérêt pour les recherches de M. Butterlin.

ARRIVEE DU PROFESSEUR BUGE

Le samedi 13 novembre est arrivé, à l'aérodrome de Bowen Field, M. Emile Buge accompagné de sa femme.

Attaché au Centre National de la Recherche Scientifique, à Paris, le professeur Buge, licencié ès-sciences Naturelles, diplômé d'Études Supérieures, poursuivait au Muséum d'Histoire Naturelle, l'élaboration d'une thèse consacrée à des recherches paléontologiques et zoologiques, quand la Direction Générale des Relations Culturelles l'a nommé à l'Institut Français d'Haïti pour assurer la suppléance de M. Jacques Butterlin pendant l'année scolaire 1948-49.

M. Buge, reprenant l'horaire de M. Butterlin, a immédiatement commencé ses cours, à la Faculté de Médecine et à l'Institut d'Ethnologie.

DEPART DE TROIS MEDECINS FRANÇAIS

Le 27 Novembre, le Dr. Jo Nordmann et le 17 Décembre le Dr. Henri Fossaert, qui dispensaient depuis un an leur enseignement à la Faculté de Médecine, ont quitté Port-au-Prince, le contrat qu'ils avaient signé avec le Gouvernement Haïtien étant arrivé à expiration.

Le samedi 18 Décembre, le Dr. de Corganoff, ayant accompli la mission dont il avait été chargé par la Direction Générale des Relations Culturelles, quittait à son tour la capitale haïtienne à destination de la France après avoir accompli une fructueuse besogne à la Faculté de Médecine.

On se souvient que, de son côté, le Dr. Y. Longuet est parti au cours de l'été.

SEJOUR DE M. BARBIER

M. Henri Barbier, conseiller commercial en résidence à la Havane a séjourné à Port-au-Prince du 16 au 30 décembre, afin de prendre contact avec les autorités haïtiennes et les commerçants français résidant en Haïti.

EXPOSITION

Le 10 Novembre 1948 une nouvelle exposition de photographies a été ouverte à l'Institut Français. Elle groupait sous le titre «FRANCE, AUTOMNE 48» des photographies du Salon de l'Automobile, du Salon d'Automne, des vues des nouvelles salles du Musée Carnavalet, du Musée du Louvre ainsi que des actualités cinématographiques et théâtrales.

Dans une vitrine spéciale ont été groupés les livres de l'Institut Français concernant la Révolution de 1848 et l'Abolition de l'Esclavage.

LES EMISSIONS RADIOPHONIQUES DE L'INSTITUT FRANÇAIS

Afin de donner satisfaction à un plus grand nombre d'auditeurs, l'Institut Français et la station de radiodiffusion HHBM ont décidé de répéter les émissions de l'Institut Français qui ont eu lieu le lundi et le vendredi de 7 heures 30 à 8 heures p.m.

L'émission du lundi est répétée le mardi à 12 heures 30 et celle du vendredi, le samedi à 12 heures 30.

L'Institut Français a diffusé, au mois de décembre, des poèmes, de la musique classique, de la musique légère, des présentations de films et de pièces de théâtre. A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An une large place a été faite à la musique religieuse, ancienne et moderne.

LIVRES DU MOIS

Sous ce titre, l'Institut Français expose régulièrement dans ses locaux, 3, Avenue Charles Sumner, Turgeau, les meilleurs ouvrages parus en France, dans les différentes disciplines.

Cette exposition permanente est alimentée par des envois arrivés par avion.

Elle est destinée à faire connaître la production française récente à ceux qui s'intéressent à la littérature, aux arts ainsi qu'aux ouvrages d'enseignement et aux livres scientifiques et techniques.

Un choix de revues récentes complète la collection.

Heures d'ouverture : Matin 8 h. 30 à midi — Soir 4 h. 30 à 8 h.

**TABLEAU DES ENSEIGNEMENTS DONNES
PAR LES MEMBRES DE LA MISSION
UNIVERSITAIRE FRANÇAISE
(Institut Français d'Haïti)
ANNEE UNIVERSITAIRE 1948-49**

Les cadres enseignants de l'Institut Français d'Haïti sont constitués par les professeurs suivants :

- M. Simon B. LANDO Agrégé de l'Université, Maître de Conférences à l'Ecole des Hautes Etudes (Sorbonne), Directeur de l'Institut français.
- M. Jacques TROUE Agrégé de Sciences Mathématiques, Ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud.
- M. Adrien MARTIN Licencié ès Lettres, Diplômé d'Etudes Supérieures
- M. Philippe NORTH Licencié ès Lettres (Philosophie), Diplômé de l'Institut d'Ethnologie.
- M. André CASTEL Licencié ès Lettres (Histoire), Diplômé d'Etudes Supérieures.
- M. Emile BUGÉ Licencié ès Sciences Naturelles, Diplômé d'Etudes Supérieures.

PROGRAMME ET HORAIRE DES COURS

- I. F. : Institut Français
F. D. : Faculté de Droit
E. M. : Ecole de Médecine
I. E. : Institut d'Ethnologie
E. P. : Ecole Polytechnique

LUNDI

- à 7 hres. 30 (E. P.) — Analyse, par M. Jacques Troué
- à 8 heures (I. F.) — Grec, La République de Platon, par M. Simon B. Lando
(I. F.) — Travaux pratiques de géographie, par M. André Castel
- à 8 hres. 30 (E. P.) — Analyse, par M. Jacques Troué
- à 9 heures (I. F.) — La Religion grecque, par M. André Castel
- à 9 hres. 30 (E. P.) — Analyse, par M. Jacques Troué
- à 10 heures (E. M.) — Physiologie animale, par M. Emile Buge
- à 11 heures (E. M.) — Physiologie animale, par M. Emile Buge
- à 16 heures (F. D.) — Droit public général, Par M. André Castel

MARDI

- à 7 hres. 30 (E. P.) — Analyse, par M. Jacques Troué
à 8 heures (I. F.) — Grammaire historique de français, par M. Adrien Martin
(I. F.) — Histoire grecque, par M. André Castel
à 8 hres. 30 (E. P.) — Analyse, par M. Jacques Troué
à 9 heures (I. F.) — Explication de Lucrèce : De natura rerum, par Monsieur Adrien Martin
(I. F.) — Histoire du Moyen-Age, par André Castel
à 9 hres. 30 (E. P.) — Analyse, par M. Jacques Troué
à 10 heures (I. F.) — Littérature française, par M. Adrien Martin
à 17 heures (I. F.) — Bergson et le problème de la liberté, par M. Ph. North
à 18 hres. 30 (I. F.) — Le problème des races, par M. Philippe North

MERCREDI

- à 8 heures (I. F.) — Travaux pratiques de philosophie, par M. Ph. North
(I. F.) — Grammaire et philologie française, par M. A. Martin
à 9 heures (I. F.) — La pensée d'Alain, par M. Philippe North
(I. F.) — Travaux pratiques de latin, par M. Adrien Martin
à 17 heures (I. F.) — Baudelaire; vie, œuvre, influence, par M. A. Martin

JEUDI

- à 17 heures (I. F.) — La Révolution de 1848, par M. André Castel
(I. E.) — Préhistoire, par M. Emile Buge
à 18 heures (I. F.) — Les tendances de l'Art français au XIX siècle, par M. André Castel
(I. E.) — La Paléontologie, par M. Emile Buge

VENREDI

- à 9 heures (I. F.) — Explication de Descartes (Regulae) par M. Ph. North
à 11 heures (E. M.) — Les Invertébrés, par M. Emile Buge
à 16 heures (F. D.) — Problème de psychologie sociale, par M. Ph. North
à 17 heures (I. F.) — Notions de linguistique générale, par M. S. B. Lando
à 18 heures (I. F.) — L'École romantique française, par M. Simon B. Lando

HORAIRE DES COURS PUBLICS

Professeurs	lundi	mardi	mercredi	jeudi	vendredi
Simon B. LANDO					5-6 (IF) 6-7 (IF)
Adrien MARTIN			5-6 (IF)		
Philippe NORTH		{ 5-6 (IF) 6,30-7,30 (IE)			4-5 (FD)
André CASTEL	4-5 (FD)			{ 5-6 (IF) 6-7 (IF)	
Emile BUGÉ				5-6 (IE) 6-7 (IE)	

